

CONTES & FABLES

d'Eustache LE NOBLE

avec le sens moral

Ouvrage
enrichi de gravures
et divisé en deux volumes

TOME PREMIER



Recomposé, légèrement adapté au français moderne et remis en page en JANVIER 2016 par et pour :
www.eglise-romane-tohogne.be

© TOUS DROITS STRICTEMENT RÉSERVÉS

CONTES & FABLES

d'**Eustache LE NOBLE** avec le sens moral

Ouvrage enrichi de gravures et divisé en deux volumes

TOME PREMIER *contenant 50 contes et fables*



AMSTERDAM (chez George Gallet) — PARIS (chez Michel Brunet) — MDCXCIX (1699)





Préface

Ésope fut un homme extraordinaire de corps et d'esprit, et il semble que la nature ait voulu se faire un jeu de sa production. Elle lui donna un corps si difforme qu'on aurait dit qu'il n'était dans le monde que pour y être un objet de risée à tous ceux qui le regardaient. Mais en récompense, elle lui avait donné une âme si belle et un génie si agréable qu'on ne pouvait le pratiquer sans lui donner son estime et son amitié.

Autant que son corps était contrefait, autant avait-il l'âme droite et vertueuse : de longs pieds plats soutenaient deux jambes tordues, qui avec ses hanches disloquées lui donnaient une allure fort incommode, la bosse qui élevait son estomac jusqu'à son menton, avait pour contrepoids celle de son dos qui tenait la machine en équilibre et semblait servir de boulevard à sa nuque ; et entre ces deux montagnes, une grosse tête pointue s'enfonçait sur un col court et laissait voir un visage qui surpassait en laideur tout ce que les tapisseries d'Auvergne ont de plus estropié.

Mais dans cette tête monstrueuse, le Ciel avait logé une imagination vive et nette, un jugement solide, un bon sens naturel, une philosophie née avec lui et un esprit de critique douce, fine et plaisante, et qui savait avec une extrême délicatesse censurer le vice sans offenser les vicieux.

Il n'était pas moins disgracié de la fortune que du corps ; et s'il était né le plus difforme de tous les hommes, l'indigence de ses parents inconnus le réduisit à l'esclavage ; on le vendit avec mépris ; un philosophe l'acheta par caprice et l'estima, et l'admira bientôt dès qu'il eut reconnu dans une infinité de rencontres l'excellence de son génie, et que la seule nature lui avait donné plus de philosophie, que beaucoup d'étude et d'application n'en donnent à ceux qui en font une profession publique.

Pendant cette difformité extraordinaire de son corps, sa qualité d'esclave et sa probité morale n'empêchèrent pas que son cœur ne fût sensible à l'amour, et qu'il ne fût un amant heureux de la plus belle créature qui fût alors dans tout l'Univers.

Ce fut cette fameuse Rodope, qui d'esclave devint si florissante et si riche courtisane que du fruit de ses amours elle en fit élever une de ces trois superbes pyramides qu'on compte entre les Merveilles du Monde : cette grande courtisane étant esclave en même temps qu'Ésope le connut, en fut aimée, et ayant connu l'excellence de son génie qui la charma, elle l'aima d'une manière si tendre malgré sa difformité, que dans la plus grande vogue où elle fut depuis, elle préférait le plaisir d'être avec lui à la conversation de tous ses amants.

Ce fut elle qui par son crédit l'introduisit à la Cour de Crésus ; car de tout temps les femmes qui entrent dans les plaisirs ont eu la clef des portes des grands ; Crésus, qui aimait les hommes d'esprit, se plut bientôt à écouter Ésope et le consultait même sur beaucoup de choses, en sorte qu'en peu de temps il se vit en grand crédit à la Cour où il s'éleva bientôt en sage plaisant, qui divertissait son maître, en lui faisant la peinture du ridicule de la plupart de ses courtisans, la Cour de Lydie n'en étant pas plus exempte que les autres.

Son talent principal étant donc de chercher à censurer les hommes pour essayer de les corriger, il crut que les vérités développées piqueraient trop vivement, et pour émousser les pointes de sa satire, ce fut là qu'il commença d'envelopper sa critique morale sous le voile adroit des Fables qui présentaient aux yeux des vicieux leurs défauts sans blesser leurs personnes.

Cette manière ingénieuse de censurer s'étant trouvée très naturelle et d'un goût fort délicat, elle fut universellement applaudie. Ésope passa pour le père de la Fable, et quelques-unes ayant passé à la postérité, elles ont trouvé dans tous les siècles une approbation si générale, que non seulement on s'en est fait des leçons de morale, mais que toutes les langues ont voulu se les approprier en les traduisant, et que quantité de génies heureux se sont fait un plaisir de les imiter et d'en produire d'autres à son exemple.

Mais il faut avouer que toutes celles qui sont véritablement d'Ésope ont un certain sel naturel et une application si naïve, qu'on les distingue facilement de toutes les autres. Cette in-

vention sera de tous les temps, et l'on ne se lassera jamais d'une chose qui joint tout à la fois la vivacité de l'invention, l'utilité de la plus sérieuse philosophie, le sel agréable de la satire, la naïveté de la narration et la fine plaisanterie.

En effet, tout le monde doit tomber d'accord que la censure qui a pour but la correction des mœurs n'a jamais été plus agréable, ni plus insinuante que dans l'invention naïve des Fables ; c'est une manie si adroite de reprendre les hommes sans que la critique de leurs actions vicieuses ou du ridicule de leurs défauts puisse les offenser, comme les coups de poignard que la satire dévoilée porte dans le cœur de ceux qu'elle ridiculise dans le public et qu'elle poursuit au son du tambour et de la trompette.

La Fable même est une répréhension si douce et si naturelle que souvent elle a trouvé place dans les choses les plus saintes et les plus sérieuses, puisque le prophète Nathan, qui venait de la part de Dieu reprendre David, ne lui représenta l'énormité de l'injustice qu'il avait commise à l'égard d'Urie que sous le voile d'une Fable ingénieuse qui fit sur l'esprit de ce saint monarque un effet plus prompt que si le Prophète armé des foudres de l'éloquence lui avait fait une peinture affreuse et nue de son action.

Le sage Salomon ne renvoie-t-il pas le paresseux et le mauvais économe à la fourmi, et ne semble-t-il pas que ce soit dans la pensée de ce roi si rempli de sagesse qu'Ésope a puisé sa fable de « la Cigale et de la Fourmi ». Les philosophes et les orateurs s'en sont servis très à-propos et très utilement, et l'on a vu des peuples entiers attentifs au pied d'une tribune se rendre plutôt à l'application d'une Fable qu'à toute l'éloquence d'un déclamateur. Et ceux mêmes qui ont voulu rendre les mystères de la religion païenne plus vénérables aux peuples ont pris soin de les envelopper sous ce voile agréable.

C'est donc une erreur de s'imaginer, comme le pensent quelques ignorants, que la Fable n'est propre que pour amuser les enfants ; qu'il faut la laisser aux nourrices et aux femmes qui les élèvent pour s'en servir à les endormir : elle convient

non seulement à tous les âges, mais à toutes les conditions ; et l'on peut dire même qu'elle est plutôt inventée pour les grands qu'on n'oserait reprendre publiquement que non pas pour les petits dont on ne craint point de dévoiler les noms en les censurant.

C'est une fêrule douce qui a tout le sel délicat de la satire sans en avoir les amertumes et les emportements. Ce sont de vives et de plaisantes fictions, qui sous des ombres mystérieuses sont une peinture naïve des actions qui méritent la louange ou le blâme, et qui ont rapport à la conduite ordinaire de tous les hommes, mais dont ils peuvent tirer des instructions très salutaires et des leçons fort convenables pour les exciter à fuir le vice et à suivre le chemin de la vertu.

Elle a donc une fin commune avec la philosophie morale, c'est-à-dire la correction des mœurs en louant les bonnes et blâmant les mauvaises ; aussi l'on y voit toujours la vertu peinte avec avantage, et le vice détesté. Il est vrai que le corps d'une Fable paraît quelque chose de fort simple et de fort commun, mais ce n'est pas à son écorce qu'il faut s'arrêter ; il faut casser le noyau pour en tirer l'amande et briser l'os pour en sucer la moelle ; c'est au sens moral qu'elle renferme qu'on doit s'attacher, c'est aux corrections que l'on en peut tirer pour sa conduite.

En effet, ce n'est pas sans raison qu'un Ancien comparait la Fable à ces boîtes qui garnissent la boutique d'un apothicaire, dont les dehors sont peints de figures grotesques et visionnaires, de griffons, de serpents, de chimères, de dragons et d'hippogriffes, mais au dedans elles sont remplies de drogues admirables et de salutaires antidotes contre les poisons. Ainsi comme il ne faut pas s'amuser à la figure risible qui se montre sur le dehors de ces sortes de boîtes, mais que pour en tirer les remèdes qu'elles contiennent il est nécessaire de les ouvrir ; il ne faut pas aussi que l'esprit se borne à la seule narration plaisante d'une Fable, mais il faut en creuser le sens et en tirer la leçon utile pour la correction de ses mœurs si on les a vicieuses, ou pour se fortifier dans la vertu si l'on est assez heureux pour n'être point écarté de sa route.

J'avoue pour moi qu'en tout temps et en tout âge j'ai pris un plaisir singulier à cette ingénieuse invention, je ne me suis point en cela écarté du goût commun, les Fables spirituelles et naïves m'ont toujours plu, et lorsque j'ai composé mon *École*

du monde, qui est un ouvrage très utile, très solide et sérieux, et surtout les douze premiers *Entretiens*, je n'ai point appréhendé qu'on blâmât que je mêlasse une Fable à chaque entretien.

Je m'en suis même servi fort heureusement dans ces petits ouvrages qui ont tant fait de bruit sous le nom célèbre des *Pasquinades*, et dans lesquels, par une route nouvelle, et qui jusqu'ici n'avait été, ni pratiquée, ni imaginée, j'ai réuni d'un même trait quatre choses qui paraissaient incompatibles, savoir l'exacte et pure vérité de l'Histoire du temps, les secrets de la politique de toutes les puissances intéressées dans la guerre présente, les raisonnements sérieux sur toutes les différentes conjonctures qui s'offraient à chaque jour, et la délicatesse ingénieuse d'une satire fine, soutenue d'inventions toujours nouvelles ; et quoique je n'eusse pas encore alors attrapé le tour que je leur ai donné depuis, elles ont été si bien reçues que quantité de personnes m'ont témoigné le désir qu'elles avaient d'en voir un recueil, qui fût retouché pour leur donner ce qui pouvait alors leur manquer.

J'ai fait beaucoup, et pour satisfaire à leur désir et rendre ces Fables plus dignes de paraître, je ne les ai pas seulement retouchées ; mais outre que j'y en ai ajouté plusieurs qui n'avaient point paru, la plus grande partie sont tellement changées, corrigées ou augmentées, qu'elles n'ont presque plus que le nom de commun avec ce qui avait paru, et qu'elles se trouveront aussi nouvelles que si elles sortaient d'une autre source.

Ce n'est donc pas ici un simple recueil de mes Fables que je donne, mais on doit considérer cet ouvrage comme tout nouveau : et comme j'ai désiré les rendre les plus agréables et les plus utiles qu'il fût possible, voici la méthode que j'ai suivie.

J'ai mis à leur tête un diptyque latin dont le premier vers contient la Fable et l'autre le sens moral. Après ce diptyque, je mets à la tête de chaque Fable une espèce de morale en vers, qui par des maximes droites et propres à la vie civile renferme l'instruction qu'on en doit tirer, et cette morale en vers pour la distinguer du corps de la fable on l'a mise en lettre italique. La narration de la Fable vient ensuite, et j'ai pris soin de l'accommoder autant qu'il a été possible aux mœurs du siècle, afin qu'elle porte elle-même la peinture du vice ou de la vertu qu'on désire y louer ou blâmer, et enfin après cette narration, l'on trouve en autre caractère un petit précis de morale en

prose, qui contient toute la leçon qui doit produire le profit de sa lecture.

L'on y voit de différents titres de *Conte* ou de *Fable* ; les Contes sont ceux dans lesquels on introduit quelques dieux ou quelques hommes, et les Fables sont celles dont les seuls animaux occupent la scène, et l'on a tâché de les mettre deux à deux alternativement autant qu'on a pu, afin jusque dans cette petite diversité l'on trouve quelque agrément.

Il semble qu'il y ait quelque témérité d'oser faire imprimer des Fables après celles que feu M. de la Fontaine a données au public ; tout le monde demeure d'accord que cet auteur qui a fait son capital de ses Contes s'est rendu inimitable dans le tour naïf qu'il a donné à tout ce qui a paru sous son nom. La palme qu'il a remportée dans ce genre d'écrire lui demeurera éternellement, et j'avoue qu'il est fort difficile de se mettre en parallèle avec lui.

Cependant, si son ingénieuse naïveté l'emporte sur tout ce qu'on a fait jusqu'ici dans ce genre, je puis dire, sans rien ôter à la juste réputation qu'il s'est acquise, qu'il y a quantité de personnes d'un jugement très solide qui se persuadent que la beauté de celles qu'il nous a données n'ôte rien au goût de celles-ci, dans lesquelles mêmes ils prétendent trouver en beaucoup d'endroits quelque chose de plus fort, de plus correct, et qui montre plus d'élévation et d'érudition.

Je n'ose pas me flatter que tout le monde se trouve dans un sentiment pareil touchant ces Fables, mais je serai content si l'enjouement de celles que cet agréable homme nous a laissées n'efface point ce qu'on pourra trouver de plaisant dans les miennes ; il a couru trop glorieusement cette carrière dont il a fait son unique attache pour croire qu'un homme qui ne s'est pas renfermé dans ce caractère pourra lui disputer une palme qu'on lui a si légitimement donnée ; mais je serai assez glorieux si semblable à ce Salius que Virgile dans la course des obsèques d'Anchise met après Nisus, on disait en voyant mes Fables après celles de M. de la Fontaine :

Proximus hic longo, fed proximus intervallo.

Recevez donc favorablement celles que je vous donne ici et semblables à ceux qui sagement ne décident d'un vin qu'après qu'ils en ont goûté, ne jugez de cet ouvrage qu'après la lecture que aurez faite.

CONTE I



DU CENSEUR SAVETIER

✽

L'Ignorance présomptueuse

✽

Quæ nescis culpæ nefas, me iudice. Sutor
Non ultra crepidam Censor iniquus eat.

✽

*Quand on ne sait pas un métier,
En vain d'y réussir un fol esprit se flatte ;
Il ne faut pas qu'un savetier
Aille plus loin que sa savate.
Ô vous donc qui mettez vos plaisirs les plus doux
A vous ériger en critiques,
Si vous savez, parlez ; si vous êtes bourriques,
Voici le conte fait pour vous.*

Autrefois dans la docte Grèce
Mère nourrice des beaux-arts,
Certain peintre fameux par sa délicatesse,
Des coups de son pinceau charmait tous les regards.
D'un dessein bien conduit la noble hardiesse,
Un ordre merveilleux, un brillant coloris,
Et le grand goût mêlé de force et de tendresse
Qu'il ménageait avec adresse,
Rendaient tous ses tableaux sans prix.
Un jour donnant l'essor à son heureux génie
De vingt objets choisis, il prit les plus beaux traits,
Et de leur beauté réunie
En fit une vénus avec tous ses attraits.
La grecque nudité de tout point achevée
Egalait d'un beau corps les charmes les plus fins ;
Et seulement sur deux patins
Le peintre l'avait élevée.
L'ouvrage ainsi parfait, il voulut des experts
Sonder les sentiments divers :
En public le tableau s'expose,
Au goût des délicats censeurs.
L'un prise l'attitude, et l'autre les couleurs ;
L'un l'éclat d'un teint vif qui fait pâlir la rose,
L'autre d'un œil riant les flatteuses douceurs ;
Et tandis qu'à son gré chacun la voit et cause,
D'une natte couvert, le peintre exactement
Remarque tout ce qu'on propose,
Et juge de leur jugement.

Un maître savetier qui dans la même rue
Indiquait les logis aux novices plaideurs,
Autour de ce tableau voyant cette cohue
Y courut, et parmi les autres regardeurs
Voulut satisfaire sa vue.

Le compère d'un air critique et sérieux
Sur les riches patins porta d'abord ses yeux,
Et ne les jugeant pas d'une juste mesure
Pour le petit pied de Vénus,
En termes dans son art connus
En fit comme docteur la sévère censure.
Bon, disait le peintre caché,
Le voisin a raison, j'ai sans doute péché ;
Sur le fait des patins c'est un docteur en forme,
Mais quand il entendit ce maître savetier
S'écrier en passant les bornes du métier,
Cette jambe est trop grêle, il faut qu'on la réforme,
Ce genou paraît dur, ces pieds sont mal tournés ;
Quelles fesses, bons Dieux ! Leur grosseur est énorme,
Où diantre mets-tu là ton nez ?
Dit le peintre, en sortant de derrière sa natte ;
Passe pour les patins, mais apprends désormais
Qu'un savetier ne doit jamais
Aller plus loin que sa savate.

✽

MORALE

Ce conte nous apprend qu'il n'y a rien de plus impertinent que de vouloir juger des choses que l'on ne connaît pas, et qu'il faut que chacun se renferme dans les bornes de sa capacité.

FABLE II



DE LA CIGALE ET DE LA FOURMI



L'Économie



Provida marcentem ridet Formica Cicadam,
Dat labor acer apes, desidiosus eget.



*Vous que tient endormis une lâche paresse
Prêtez l'oreille à ma leçon :
Travaillez oisive jeunesse,
Il faut que le labour précède la moisson ;
Vivez bon économe, et ménagez le vôtre ;
Faire autrement, c'est Dieu tenter,
Et jamais il me faut conter
Pour ses besoins pressants sur la bourse d'un autre.
Maître ventre, dit Rabelais,*

*Est un gros glouton qui demande
Soir et matin nouvelle offrande,
Et qui ne laisse point Dame Marmite en paix ;
Donc, il est toujours bon de savoir où l'on dîne,
Et partant tout homme d'esprit
Qui bâtit,
Commence sagement par fonder la cuisine.
C'est là l'ordre du bâtiment ;
Et quiconque fait autrement,
Se trouve court ; mais la jeunesse
Qui s'embarrasse peu de ses futurs besoins,
Sans songer qu'à pas lents vient l'oisive vieillesse,
Aux frivoles plaisirs applique tous ses soins :
De tout ce que je dis, voici deux bons témoins.*

Mangeuse de viande apprêtée
Et de ses chansons entêtée,
Aux premiers jours d'été naquit
Une jeune cigale, à sautiller alerte,
De courte prévoyance et de grand appétit.
De ses riches trésors, la terre était couverte,
Et sans songer au lendemain,
Tantôt de quelque suc, tantôt de quelque grain
L'insecte à peau jaunâtre et verte
Sans prendre de souci rassasiait sa faim.
Un jour allant à la fontaine
Une lente fourmi, qui roulait avec peine
Un petit grain de blé droit à son magasin :
Es-tu folle, dit la cigale,
De te donner tant de tourment ?
Sans que j'en prenne soin, la terre abondamment
De ses fruits présents me régale ;
Partout je suis nourrie à bouche que veux-tu,
Et pour un méchant grain je vois que tu te tues,
Je t'entends soupirer, tu sues,
Et presque sous le faix ton corps est abattu.
Quel esclavage ! Quelle vie !
Quoi ! se voir tout le jour au travail asservie ?
Il n'est rien que de vivre en repos et content.
De votre oisiveté, faites votre partage,
Dit la fourmi ; pour moi je songe à mon ménage,
Et chacun fait comme il l'entend.
Laissez-moi seulement achever ma journée.

En proférant ces mots, elle poussait toujours
La charge de froment qu'elle s'était donnée.
Mais l'autre rit de son discours,
Et chanta comme de coutume,
Sans penser seulement à faire aucun amas.
Cependant l'été se consume,
Et l'hiver de retour ramène les frimas.
Il n'est plus de douce rosée,
De grains la terre est épuisée,
Et la faim met bientôt la cigale aux abois,
Dans la nécessité dont elle est accablée
Elle se souvient qu'autrefois
La prudente fourmi, dont elle s'est raillée,
Avait engrangé du froment.
Elle y court, et piteusement
Etale sa misère et la lui fait comprendre,
En la conjurant que du moins
D'un picotin de blé qu'elle promet lui rendre
Elle soulage ses besoins.
L'hypothèque sans doute eut été mal assise.
Et la ménagère fourmi
Qui porte pour devise
Jusqu'à la bourse ami,
Se prit à rire et dit à la bête légère :
A quoi t'amusais-tu dans le temps des moissons ?
Je m'égayais sur la fougère,
Dit l'autre, et débitais jour et nuit mes chansons.
Fort bien, dit la fourmi, la prévoyance est grande ;
Qui conte sur autrui, souvent a mal conté ;
Et pour toute réponse à ta sottise demande
Tu peux danser l'hiver, si tu chantaies l'été.



MORALE

Si le sage nous a donné la fourmi pour l'exemple de la prévoyance, du travail et du ménage, il ne faut pas s'étonner qu'Ésope se soit servi de son exemple et de celui de l'imprudente cigale, pour nous faire d'un côté la peinture des avantages que l'on tire de cette laborieuse prévoyance, et des suites malheureuses d'une jeunesse passée dans l'oisiveté et dans les plaisirs.

FABLE III



DES AIGLONS DES PETITS CORBEAUX

✠ L'Éducation

✠
Ex aquilâ Corvus, de Corvo fit Jovis ales ;
O quantùm in pueros cura paterna valet !

✠
*Si l'art et le travail m'aidaient pas la nature,
On verrait fort souvent les champs les plus féconds
Ne pousser, faute de culture,
Que des ronces et des chardons ;
Mais comme quelquefois une terre stérile,
A force de labours enfin devient fertile
Et donne d'heureuses moissons,
Ainsi tout jeune oiseau, s'il n'est tout à fait buse,
Peut à force d'instruction
Gagner ce qu'en naissant nature lui refuse.
Tout le fruit dépend donc du soin
Que l'on veut se donner de bien ou mal instruire.*

*Est-il vrai ? Je le prouve et n'en veux pour témoin,
Que la fable que je vais dire.*

Au fond d'une forêt sur le haut d'un rocher
Un aigle fit son aire et six œufs de bon conte ;
Et le corbeau Colas pour faire aussi sa ponte
Tout près de là fut se nicher.
Or je ne sais comment, ni par quel artifice
Un petit diabolin tout fourré de malice
Biga les œufs de ces oiseaux.
Du monarque des airs, Colas couva le germe
Et l'aigle fit au bout du terme
Eclorre six petits corbeaux :
Géniture que l'on suppose
La prendre pour la sienne et de fort bonne foi
L'élever comme étant à soi,
Dans ce monde trompeur n'est pas nouvelle chose ;
Si tant d'hommes le font, pourquoi sur pareil cas
Les simples animaux ne le feraient-ils pas ?
Ces crédules oiseaux se donnent donc la peine
Le corbeau de sa part et l'aigle de la sienne,
D'élever ces petits chacun à sa façon.
L'aigle toujours agile et fier
Pour nourrir les corbeaux ne porte dans son aire
Que perdrix, que faisans, que tendre venaison,
Tandis que Colas se contente
De nourrir d'escargots, de vers, de papillons
Et d'une charogne puante
Les malheureux petits aiglons.
Bientôt corrompant leur nature,
Cette indigne et sale pâture
Les rendit tout abâtardis,
Au lieu que l'autre nourriture
Communiquant au sang une flamme plus pure,
Sut rendre les corbeaux plus fiers et plus hardis.
La plume enfin venue et l'aile déjà forte :
De leurs nids trop étroits ils cherchent à sortir ;
Après leurs nourriciers, on les voit tous partir,
Mais non pas de la même sorte ;
L'aigle d'un vol audacieux
Aux courageux corbeaux, qui tâchent de la suivre,
Fait prendre la route des cieux ;
Et voulant éprouver s'ils sont dignes de vivre
Voit en père content que sans baisser les yeux
Ils souffrent les rayons du plus brillant des dieux.
Cette épreuve ainsi faite, enfants suivez ma trace,
Dit l'aigle, et remarquez avec quelle fierté,
Quelle mâle vigueur et quelle activité
Au reste des oiseaux je sais donner la chasse.
Pour satisfaire votre faim

Voyez comme je vole et le lièvre et le daim ;
Voyez de quelle ardeur je tombe sur la proie,
Et comme dans les airs j'enlève mes butins.
Là je me mêle aux dieux, et Jupiter m'emploie
Pour lancer ses foudres divins :
Imitez mon travail, imitez mon courage.
Par ces mots généreux, les corbeaux animés
Cherchent à faire apprentissage
Du feu dont ils sont enflammés.
L'aigle dans ce beau feu les nourrit, les élève,
Leur montre à s'en servir avec utilité,
Et la persévérance achève
Tout ce qu'on attendait de leur docilité.
D'autre part, le nourricier lâche
En tirant du nid les aiglons
Les guide lentement dans les prochains valons,
Où sur une charogne avec eux il s'attache ;
Mes enfants, leur dit-il, mangez, repaissez-vous
Des chairs que vous trouvez au milieu de la plaine,
N'allez point vous donner de peine,
Le travail fut toujours le partage des fous ;
Non, n'allez point vous mettre en tête
Le désir de voler si haut,
Besogne faite et viande prête,
C'est la devise qu'il vous faut.
Ainsi parlait Colas, et comme la jeunesse
A grande pente à la paresse
Et que d'un père vicieux
L'exemple sur un fils est d'un poids redoutable,
Par ce guide pernicieux
Les aiglons corrompus, loin de voler aux cieux
Suivirent du corbeau la trace misérable,
Et sans répondre au sang dont ils étaient formés
De cadavres puants vécurent affamés ;
Tels furent les effets des différentes règles
Qu'élevant leurs petits gardèrent ces oiseaux :
Les corbeaux devinrent des aigles,
Et les jeunes aiglons devinrent des corbeaux.

MORALE

L'on voit dans cette peinture ce que peut la bonne ou la mauvaise éducation, le bon ou le mauvais exemple des pères sur leurs enfants. La meilleure nature se corrompt lorsqu'un jeune homme est mal élevé, et l'on peut à force de soins et de bons exemples porter à la vertu la jeunesse qui n'y aurait pas toutes les dispositions naturelles qu'on pourrait désirer.

FABLE IV



DU FAGOT



L' Union



Conjunctos vis nulla potest abrumpere fasces.
Vivite concordés, aut ruet alta domus.



*Une folle famille est bientôt désolée
Quand l'aveugle discorde y verse son poison ;
Plus une rivière est troublée
Mieux le rusé pêcheur attrape le poisson.
Cette famille est-elle unie,
Thémis pour la ronger aiguise en vain ses dents ;
Un brouillon y vient-il semer la zizanie
Mille avides gloutons vivent à ses dépens.
Vous que d'affreux procès plongent dans leurs abîmes,*

*Et vous peuples perdus par vos divisions,
Lisez ce conte, et de ses rimes
Retenez les instructions.*

Mes chers fils, avant que je meure,
Disait certain vieillard qui n'était pas un sot,
Pour tout mon testament, je veux que ce fagot
De mes sages leçons vous donne la meilleure.
Un fagot ? Direz-vous. Quand d'un ton magistral
Ésope dans son temps débitait sa morale,
C'était un chien, un chat, un loup, une cigale,
Un âne, enfin c'était toujours quelqu'animal
Qui nous prêchait le bien ou corrigeait le mal ;
Mais un fagot, bons dieux ! Vous voilà bien en peine,
Oui, vous dis-je, un fagot que je viens de lier.
Je veux que tour à tour chacun de vous le prenne
Et tâche de le rompre entier.
Vous, Lubin le cadet, essayez le premier.
Lubin prend le fagot, mais en vain il s'efforce,
Tous ses essais sont superflus,
Et ses bras n'en font pas rider la moindre écorce.
Colas le prend après, Colas aux reins râblus ;
Mais il n'y fait que de l'eau claire,
Et Jaquet qui pensait mieux faire
N'en fait pas plus.

Robin que pour sa force on craignait au village
Restait, et se moquant dit, vous êtes des sots,
Et ce fagot, fût-il le Roland des fagots
Il en aura menti par sa gueule, et je gage
Que d'un coup de genou je lui brise les os.
A ces mots, il l'empoigne, et l'échine pliée
Mord sa lèvre, et serrant du bras
Contre un de ses genoux la fascine appuyée,
La fait un peu plier, mais il ne la rompt pas.
Oh bien ! dit alors le bonhomme,
Déliez ce fagot, je vais vous montrer comme
Vous en viendrez bientôt à bout.
Le fagot délié, le bonhomme divise
En quatre égales parts le tout,
Puis chacun aisément rompt la part qu'il a prise.
Eh bien ! Comprenez-vous mes fils,
Reprit alors le sage père,

Des leçons du fagot l'ingénieux mystère ?
Si vous êtes toujours unis,
Vos ennemis en vain chercheront à vous nuire ;
Mais si par un esprit jaloux
Vous rompez les accords que j'ai mis entre vous,
C'est le moyen de vous détruire.



MORALE

Les familles ne se maintiennent que par la paix
et l'union ; et dès que la division se met entre les
frères ou dans un ménage, il faut nécessairement
que tout aille sens dessus-dessous. Il en est de
même des États, ce n'est que la concorde des
peuples qui les maintient et les rend florissants ;
et il n'y a point de monarchie si puissante qui
ne se détruise par la discorde.

FABLE V



DU CHEVAL ET DE L'ÂNE



L'Orgueil puni



Ore tumens insultat Equus Bellator Asello,
Et ruit. Hæc te sors sæpè superbe manet.



*Ne va point trop enflé de ta vaine puissance
Insulter avec insolence
Le faible que tu vois soumis :
De l'orgueil d'un mortel la fortune se joue,
Un faux pas du haut de la roue,
Où par un coup du sort son caprice t'a mis,
Peut te précipiter jusqu'au fond de la boue.
La honte suit toujours de près
Une vanité trop brutale,
Et voici la leçon morale
Que sur cette matière Ésope a faite exprès.*

Un âne à qui souvent on peut comparer l'homme,
Allait comme bête de somme
Portant au petit pas ses fagots au marché ;
Rien ne songeait, sinon peut-être
Aux chardons qu'il venait de quitter chez son maître,
Et marchait le dos empêché
Plus qu'un abbé de cour ne l'est d'un Évêché,
Mais moins qu'époux de femme folle ;
Quand parut faisant cabrioie
Et richement enharnaché,
Un cheval de combat à housse bien brodée,
Qui se voyant couvert d'un harnais de grand prix,
Et plein d'orgueil et de mépris,
Avait fiché dans son idée,
Que devant un air si guerrier
Tout ce qu'il rencontrait devait s'humilier.
Dans sa route, il trouva notre baudet de charge,
Qui croyant que le grand chemin
Était pour tous deux assez large,
A la rencontre du rossin
Ne se détourna point dans le sillon voisin.
Qui t'a donc fait si téméraire,
Lâche et paresseux animal ?
Dit d'un ton dédaigneux l'impétueux cheval
Enflé d'une vaine colère ;
M'oses-tu faire obstacle, à moi,
Qui suis des beaux chevaux et la perle et l'élite ?
Miséable, retire-toi,
Ou foulé sous mes pieds je t'apprendrai bien vite
Comment doit être respecté
Un genêt de ma qualité.
Le baudet qui n'osa pas braire,
Fit humble révérence au brutal compliment ;
Et prenant une voix, et plus douce, et plus claire :
Pardon, dit-il, seigneur, j'ai tort assurément ;
Mais que votre courroux s'apaise,
Et laissez-moi passer en paix.
Tu me réponds encor, dit les yeux tout en braise
Le plus superbe des genêts ;
Point de paix avec toi. Soudain d'une ruade
Il culbute maître Martin ;
Puis à saut de mouton et fréquente croupade,

Bondissant, hennissant, il poursuit son chemin.
Martin avec bien de la peine
Se relève et s'en va gémissant de douleur,
Mais le cheval dans sa chaleur
De tous côtés courant la plaine
Fit un écart dans un faux pas ;
Et n'étant plus propre aux combats,
Le baudet le trouve qui traîne
Une charrette au petit pas.
Où donc est ta superbe selle
Et cet air si présomptueux,
Dit Martin ? Ah parbleu ! tu me l'offres trop belle,
Et je profiterai de ce fait bien heureux.
Eh Monsieur le baudet, vous dont l'âme est si douce,
Disait l'humble cheval au baudet bilieux,
De qui l'œil déjà se courrouce,
Vous êtes bon et généreux ;
Vivons en paix je vous en prie.
En paix, répond Martin ; tu sais fort bien le tour
Que me joua ta brusquerie :
Puisque je te tiens à mon tour
Il faut que j'aie ma revanche.
Alors à coups de pied, le courageux baudet,
Et par le ventre et par la hanche
Tout du long en donne au genêt.



MORALE

Ce cheval superbe et qu'un faux pas a réduit à traîner une charrette, est le tableau de ces hommes enorgueillis de leur puissance, et qui insultent avec mépris ceux qui sont plus faibles qu'eux ; mais comme l'imprudence est inséparable de l'orgueil, ils font des faux pas qui les renversent et les exposent à la vengeance de ceux qu'ils ont injustement maltraités.

FABLE VI



DU LOUP ET DE LA GRUE



L'Ingratitude des Grands



Pacta negas, medicamque Gruem Lupe perfide rides.
A magnis merces quoties ista fuit.



*Promettre des monts d'or, faire mille caresses,
Quand de quelque besoin l'on se trouve pressé ;
Et se rire de ses promesses
Lorsque le péril est passé ;
C'est ce qui tous les jours se pratique en ce monde,
Mais surtout chez les grands, ingratitude abonde.
Services n'y sont pas à l'égard des petits
Toujours de leurs loyers suivis.*

*Ils croient qu'on doit tout à leur fière arrogance ;
Et s'ils ne font encore pis,
Du moins leur content-ils souvent pour récompense
L'honneur de les avoir servis.
Encor même à bon compte en est-on près d'eux quitte,
De voir dans un profond oubli
Malgré son zèle et son mérite
Un grand service enseveli.
Pour fruit de vos labeurs, c'est ainsi qu'on vous sangle
Opulents et pâles vizirs,
Qui rendez vos derniers soupirs
Sous le cordon qui vous étrangle.
Heureux si dérochant vos jours au cruel coup
Dont une ingrate main vous dépouille et vous tue,
Vous pouvez sains et saufs comme certaine grue
Sortir de la gueule du loup.*

Un vieux loup, tyranneau d'une vaste contrée
Avait d'un appétit glouton,
Après toute la chair goulûment dévorée
Croqué jusqu'aux os d'un mouton :
Mais parmi tous ces os que dévore la bête,
Un tourné de travers prit un chemin tortu,
Et fichant bien avant son ardillon pointu
Dans le fond du gosier s'arrête.
Aussitôt en carrosse ou grimpés sur juments
Médecins courent à son aide.
Monsieur Purgon lui porte et sirops et remède,
Et maître Bistouri qui n'est pas des plus lents,
Vient pour lui fouiller à la gorge,
Avec son étui qui regorge
De toute sorte d'instruments ;
Mais c'est en vain, que l'on emploie
Et fers et vomitifs et les puissants efforts
Qu'il fait pour le pousser dehors.
Rien n'opère, et déjà les brebis dans la joie
Loin de plaindre le sort dont il est accablé,
Se flattent du plaisir de le voir étranglé.
Il cédait aux douleurs de ce mal qui le tue,
Quand au bruit répandu vint une sotte grue,
Une grue à cerveau d'oison,
Et que la nature a pourvue
D'un long bec, d'un long cou, mais de courte raison.

Le loup lui fit tant de caresses,
Tant de discours flatteurs, tant de grosses promesses,
Que le stupide oiseau qui ne connaissait pas
Non plus qu'un écolier dans le monde novice,
Que c'est vouloir perdre un service
Que de le rendre à des ingrats ;
Sous l'espoir d'une récompense
Dont parole de loup fut toute l'assurance,
Promet d'arracher l'os qui fait son embarras.
Le loup ouvre la gueule, et l'idiote bête
Jusqu'au gosier fourrant sa tête,
Du bec démêle l'os, et fort adroitement
L'ébranle, l'arrache, le tire ;
Puis au loup soulagé de son cruel martyre
Elle demande paiement.
Moi, te payer ! parbleu la demande est jolie ;
Un bâton, un bâton, pour ta témérité,
Dit le loup, raillant sa folie ;
Nous autres gens de qualité
N'est-ce pas assez qu'on nous serve ;
Et comptes-tu pour rien, animal hébété,
Que pouvant t'étrangler ma bonté te conserve ?
La grue à ce discours baisse l'oreille et dit :
Seigneur, vous faites bien, et moi j'ai fait la folle ;
Mais de cet incident je ferai mon profit ;
Et si jamais d'un loup j'en crois à la parole,
Et fais fond sur elle d'un sou,
Je veux qu'on me coupe le cou.



MORALE

Si la générosité est la vertu naturelle des grands lorsqu'ils ont l'âme grande, ceux qui les servent rencontrent souvent bien de l'ingratitude auprès de ceux qui n'ont qu'une vertu médiocre. On en voit la peinture dans ce loup qui promet tout à la grue pour l'engager à lui arracher de la gorge l'os qui l'étrangle, et qui se moque d'elle aussitôt qu'il est hors du péril.

FABLE VII



DE L'HOMME ET DU LION



Le Fanfaron



Victorem pictum vincis certamine vero ;
Et re, non verbo, tu Leo victor abis.



*Ce n'est point dans l'éclat d'un bruit impétueux
Qu'un véritable vertueux
Fait aux yeux des mortels consister son mérite.
Le faux brave au contraire à force de caquet
Impose aux idiots, auprès d'eux s'accrédite,
Et toujours leur en dit beaucoup plus qu'il n'en fait ;
Mais forcez-le d'agir, vous trouvez que l'effet*

*Dément tout ce qu'il vous débite.
Fanfarons de valeur, voici sur ce sujet
L'histoire qu'Ésope a décrite.*

Comme un jour en Afrique en un certain couvent
De ces dervis qui vont en quête,
D'un nouveau cru béat on célébrait la fête,
Un lion pèlerin chargé de son présent
Fit rencontre d'un homme, et tous deux tête à tête
Allaient au petit pas, et fort dévotement,
Chacun au nouveau saint faire une offrande honnête.

Quand on est deux à voyager,
Plus on caquète ensemble et plus c'est abrégé
Du pénible chemin l'ennuyeuse fatigue :
Les nouvelles d'abord furent sur le tapis,
On parla de la France, on parla de la Ligue ;
Et du monde qui va toujours de pis en pis.
Puis chacun se vanta, se piqua de noblesse,
Comme Gascons hors de chez eux.
Chacun dit ses hauts faits, éleva sa prouesse,
Puis de l'individu remontant à l'espèce
Chacun loua la sienne, et c'était entre eux deux

A qui mentirait mieux.

Samson, Lysimachus, Hercule

Furent par l'homme en exemples donnés.

Lysimachus ? Ce n'est qu'un conte ridicule,

Dit le lion, vous me bernez.

Quant à Samson, c'est autre chose,

Ce fut miracle pur comme on nous le propose,

Et qu'au coureur Hercule à faux on appliqua.

Parbleu tu ne saurais en dénier l'histoire,

Dit l'homme que ce mot piqua ;

Et j'avise ici près certain marbre à sa gloire

Que démentir tu n'oseras.

Vois ce marbre taillé des mains de Phidias,

Vois sur ce piédestal comme Alcide invincible

Fait tomber ce lion terrible

Sous l'effort puissant de son bras.

Après un si sûr témoignage

Si public et si solennel,

Si noblement écrit sur ce marbre éternel,

Prétends-tu contre nous disputer l'avantage

Et de la force, et du courage ?
Mais, répond le lion, Monsieur le raisonneur,
De quelle main est cette image ;
Qui l'a faite ? Un Lion ? N'est-ce pas un sculpteur,
Un homme, et partant un menteur ?
Je donne peu dans la figure.
Je veux de l'effectif, et pour dire en deux mots,
Je veux qu'un héros soit héros ;
De fait et non pas en peinture.
L'homme par son invention
Se met au-dessus du lion.
La raison, c'est qu'il sait comme on taille la pierre ;
Belle raison, mais moi je fais un argument
Plus solide que ceux qu'en chaire
Un docteur fait éloquentement,
Et le voici. Je viens au fait réellement.
Alors par un revers de l'histoire d'Alcide,
Il saute sur le corps du fanfaron timide,
Et soudain à grands coups et de griffe et de dent
En *Barbara* lui prouve comme
Le lion est plus fort que l'homme.



MORALE

Dans cet homme, Ésope nous fait la peinture
d'un fanfaron, dont toute la valeur ne consiste
que dans le bruit avec lequel il se vante. Et dans
le lion, celle d'un véritable brave, qui ne s'amuse
point à se vanter, mais qui agit et laisse parler
pour lui la renommée de ses actions.

FABLE VIII



DU CHIEN GRAS ET DU CHIEN MAIGRE



L'Esclavage de la Cour



Et macer & liber renuit pinguescere in aula :
Quippè timet Sapiens aulica vincla Canis.



*Etre riche et dans l'esclavage,
J'aime mieux une douce et libre pauvreté,
La devise d'un homme sage,
Peu de bien avec liberté.
Esclaves des grandeurs dont votre âme est ravie,
Jouets de la fortune, assidus courtisans,
Examinez bien votre vie,
Plus vos fers sont dorés, et plus ils sont pesants.
La plus petite chaîne est toujours importune,*

*Quelques biens qui nous soient par son moyen offerts ;
Et l'on achète trop la plus grande fortune,
Quand elle met un homme aux fers.
En peux-tu douter ? Lis ces vers.*

Un dogue gros et gras, qui par sa bonne mine
Faisait honneur à la cuisine
Dont la marmite le nourrit ;
Allant avant l'aurore un jour dans un bocage,
Pour en mieux déjeuner prendre un peu d'appétit,
Fit rencontre d'un chien sauvage,
Moitié chien, moitié loup, crasseux et mal peigné,
Crotté, maigre et si décharné,
Qu'on voyait à son air sentant peu le potage,
Qu'il était mal encuisiné.
Salut réciproque donné,
Bras dessus, bras dessous, compliment ordinaire,
Bonjour l'ami, bonjour compère,
Comment va la santé ? Que fais-tu dans ce bois ?
Enfin de l'un à l'autre on tourne la matière
Sur l'embonpoint du chien bourgeois.
Que te voilà dispos, allègre,
Gras et poli, dit le chien maigre ;
Que ton corps plein de suc remplit bien son pourpoint !
Est-ce à la bonne nourriture,
Ou simplement à la nature,
Que tu dois un tel embonpoint ?
Je sers, dit le bourgeois, un boucher d'importance,
Boucher qui n'eut jamais sa cuisine en défaut,
Ni de bon brouet, ni de rôti,
Dont à gogo j'emplis ma panse,
Et surtout le bon bœuf est mon plus fréquent mets,
On a grand soin de m'en repaître.
Que te dirai-je enfin ? C'est bien le meilleur maître,
Que dogue de Londres eût jamais.
Parbleu je voudrais le connaître,
Dit le chien demi-loup, mon cher, procure-moi
Dans sa basse-cour quelque emploi :
Je suis las de languir dans mon réduit champêtre.
Oui-da, répond le chien Milord,
Je te rendrai ce bon office ;
Et pour te mettre à son service

Je vais faire tout mon effort ;
Suis-moi. Tous deux alors s'en vont de compagnie
Droit à la ville où la mégénie
Du riche boucher hébergeait ;
Mais en sortant du bois comme à ce bon rencontre
Le chien de campagne songeait,
Au cou du chien bourgeois je ne sais quoi se montre.
Qu'avez-vous là, dit-il, au cou ?
Et d'où vous vient cette pelade ?
C'est, repartit le camarade,
La marque du collier où se met mon licou.
Un licou ? Vertubleu ce n'est pas là mon livre ;
Et si c'est pour être enchaîné,
Qu'à ce riche boucher votre gueule vous livre,
Avec votre licou, gardez votre dîner,
Moi qui ne me vends point, je ne veux point vous suivre ;
Et j'aime mieux au fond du bois
En gueuse liberté me promener et vivre,
Que d'aller être à Londres un esclave bourgeois.



MORALE

Tous les biens et tous les honneurs du monde ne peuvent plaire dès qu'ils sont joints avec la servitude ; et une pauvreté libre est cent fois plus désirable que l'esclavage dans l'abondance et dans les grandeurs.

FABLE IX



DU LION ET DES AUTRES ANIMAUX



La Puissance tyrannique



Communis quæ præda, Leo totam arripit unus.
Tam fortem socium qui fugit usque sapit.



*Avec un plus puissant que toi
Ne va point te lier pour entrer en commerce,
A son seul intérêt, il mesure sa foi,
Et les projets dont il te berce
N'aboutissent jamais qu'à tout faire pour soi.
Sous un appas trompeur ensuite il t'engage,
Mais d'un profit commun après qu'il t'a flatté
Le plus fort venant au partage
Met toujours tout de son côté.*

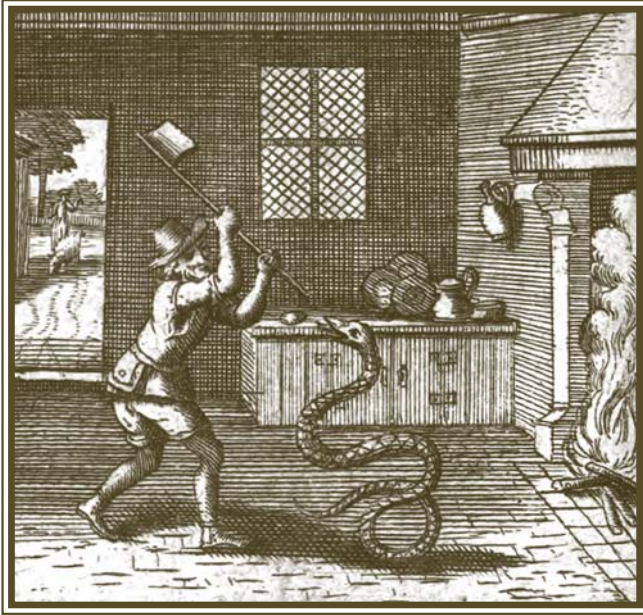
Un lion gouverneur des côtes africaines
Certain jour à tous ses vassaux
Fit publier par ses hérauts,
Qu'il désirait chasser dans les forêts prochaines,
Que qui voudra l'accompagner
En tel endroit eût à se rendre,
Et que dans le gibier qu'ensemble on pourrait prendre
On trouverait de quoi dîner.
On eut bientôt lié partie,
Et la troupe fut assortie
D'animaux ayant tous un très grand appétit,
Le dogue s'y trouva pour éventer la proie,
Le loup y courut avec joie,
Et le taureau cornu des premiers s'y rendit,
Après un déjeuner, fait aux dépens d'un âne,
Le dogue rappelant au coin d'un petit bois
On vit soudain la caravane
Appuyer le lion et courir à sa voix.
C'était un jeune cerf, qui malgré sa vitesse,
Fut poussé de si près, et d'une telle adresse,
Qu'enfin on le mit aux abois.
Tous avaient part à la victoire
Le chien pouvait conter surtout
Que le lion sans lui n'aurait pas eu la gloire
De jamais en venir à bout.
Le cerf pris, on parla de faire le partage,
Et tous crurent agir en cerveaux bien sensés
D'offrir au lion l'avantage
Du choix des membres dépecés ;
Mais prenant l'offre pour offense,
Qui de vous, leur dit-il, peut avoir l'insolence
D'entrer en partage avec moi ?
Cette part qui se montre à mes yeux la première
Je la prends comme votre roi.
L'autre comme plus fort, et je veux la dernière
Comme le prix de mes travaux.
C'est ainsi que gobant la bête toute entière
Avide il renvoya les autres animaux.



MORALE

Rien n'est plus ordinaire que ce partage léonin dans les affaires qui se trouvent communes entre les grands et les petits, dans lesquelles il arrive toujours que les petits ont la plus grande peine, et les grands le profit.

FABLE X



DU PAYSAN ET DU SERPENT



L'Ingratitude



Sibilat ereptus morti, mortemque minatur,
Serpens; ingratus sic benefacta refert.



*Veux-tu savoir de tous les vices
Le plus noir et le plus commun,
D'amis, c'est être ingrat aux bienfaits, aux services
Que l'on a reçus de quelqu'un.
Il est de tous les temps, comme il est de tout âge,
Petits et grands, jeunes et vieux,
Le prince, le sujet et le riche et le gueux,
Tous presqu'ont plus ou moins ce beau titre en partage,*

*L'intérêt porte l'homme à s'en faire un métier,
C'est un gain clair pour lui que de ne point payer ;
Mais dans cet intérêt qui le pousse et le guide,
Il n'est point de banqueroutier
Plus voleur que l'ingrat, plus lâche, plus perfide ;
Voici dans un serpent comme en certain endroit
Ésope en donne le portrait.*

Du fond de la sombre contrée
Sur qui l'ours répand la glace et les frimas,
Avec son souffle aigu l'impétueux Borée
Était venu dans nos climats.
Les eaux durcissaient sous ses pas,
Et d'infinis crampons, de nître et de salpêtre
Pour les lier prêtant leurs bras
Faisaient d'un fleuve un marbre, ou s'il ne l'était pas,
Du moins pouvait-il le paraître.
De froid tout était engourdi,
Les objets confondus, et la neige abondante
Sur la triste campagne étendait un tapis
D'une blancheur éblouissante
Dans un coin proche d'un buisson
Un serpent tremblant de frisson
Languissait sur le point d'expirer de froidure,
Et n'avait presque plus qu'un soupir à pousser,
Quand près de lui par aventure
Il vit un paysan à grands pas s'avancer.
A sa courte et vive prière
Le bonhomme s'arrête, étend sur lui la main,
Le prend, le fourre dans son sein,
Et le porte dans la chaumière.
Reprenant en chemin ses sens
Le serpent au fermier fait mille compliments,
L'appelle son sauveur, son roi, son tout, son maître,
Lui promet que d'un cœur zélé
Et jusque à la mort il saura reconnaître
Un service si signalé.
La parole était positive,
Et le bon paysan dont le cœur était droit,
Assez sottement le croyait :
Cependant à son gîte à la fin il arrive,
Et voyant le serpent encor tremblant de froid,
Il va chercher une bourrée,

L'allume, fait bon feu, l'enveloppe, le met
Dans le coin de sa cheminée.
A peine l'animal couché près des tisons,
Sentit sa force ranimée,
Que dans sa gueule envenimée
Se rallumèrent ses poisons.
Des sifflements aigus il remplit la chaumière,
Ses yeux étincelants expliquent sa fureur,
Et son écume meurtrière
Va porter jusqu'au sein du pâle laboureur,
Et la menace, et la terreur.
Ingrat, c'est donc ainsi, s'écria le bonhomme,
Que tu prétends payer un signalé bienfait.
Tu mourras. La menace eut bientôt son effet,
Il court, prend sa hache et l'assomme.



MORALE

L'ingratitude est le plus lâche et le plus commun de tous les vices, parce que tous les hommes sont intéressés et regardent comme une perte le paiement d'un bienfait. Ce vice a ses degrés suivant la qualité de l'ingrat ; et s'il n'est que médiocre dans les petits, il est très grand dans les grands ; parce que plus un homme est dans la puissance, moins il peut excuser son ingratitude.

FABLE XI



DU LOUP ET DU CHEVREAU



La Garde d'une Fille



Virgo vides ut stante Lupo caper ostia claudit ?
Sic tua, sic cupidis ostia claude Lupis.



*Du temps que les bêtes avaient
Au gré du bon Ésope et parole et cervelle,
Leurs dits, faits et gestes servaient
A l'homme d'un sage modèle ;
Il n'était petit limaçon,
Mouche, fourmi, rat ou cigale
Qui ne le régâlât d'un dogme de morale.
Aussi l'homme était-il docile à la leçon.
Mais aujourd'hui tout au contraire,*

*On a beau le prêcher, le sot n'en veut rien faire :
Témoin certain, peuple mutin
Qui ne gémirait pas sous le joug qui l'accable,
S'il eût fait ce que fit le petit chevretin
Dont je vais vous conter la fable.
Témoin semblablement la petite catin
Qu'on verrait bien moins désolée
Si sa porte eût été toujours bien verrouillée.*

Mère la Cabre un beau matin
Pour aller remplir son tétin
Voulut sortir de son étable ;
Elle appelle biquet, son aimable chevreau,
Et lui donne, en léchant quatre fois son museau,
Cette leçon très profitable.
Le loup qui te muguet est fin, prends garde à toi,
Mon fils, puisqu'il faut que je sorte ;
Qui que ce soit qui vienne et qui heurte à la porte,
Tiens-là bien verrouillée et ne l'ouvre qu'à moi.
Elle sort et tire sur soi
L'huis, qu'en dedans biquet verrouille :
Puis ayant fait dehors sa petite patrouille,
Retourne vers son fils une seconde fois,
Et crie encore à haute voix :
Biquet prends garde au loup, la bête à la grande gueule
Viendra pour te croquer, mais n'ouvre qu'à moi seule.
A ces mots, elle part. Or l'animal glouton
D'un endroit assez proche entendait la harangue,
Et tirant un grand pied de langue
Rouge encor du sang d'un mouton
S'en lèche la babine et dit tout bas, bon, bon,
Je saurai malgré ta défense
Lui faire ouvrir la porte, et du tendre boucon
Dieu sait, morbleu, comment je remplirai ma panse.
Alors pour bien couvrir son jeu,
Il attend en repos qu'un quart d'heure s'écoule,
Et puis à pas de loup vers l'étable il se coule,
Et frappe. Qui va là, dit biquet ? Ouvre un peu
Mon fils, ouvre vite à ta mère
Qui t'apporte un tétin tout regorgeant de lait,
Dit le perfide loup, d'un ton qui contrefait
De dame chèvre la voix claire.
Biquet lui répondit : Est-ce vous tout de bon

Ma mère ? Oui, dit le loup d'une douceur pareille,
Ouvre-moi mon petit poupon.
Si j'en veux croire mon oreille,
Répond biquet, c'est vous ; mais je le saurai mieux
Par un organe plus fidèle,
Et de l'oreille j'en appelle
Au témoignage de mes yeux.
En un mot, je veux vous connaître
Pleinement avant que d'ouvrir.
Aussitôt sans plus discourir
Il met la tête à la fenêtre,
Et voit compère loup qui préparait des dents,
Des dents, Dieu sait de quelle espèce.
C'est donc vous, dit biquet, diantre la bonne pièce,
Vous demandez d'entrer, moi je n'ai pas le temps
D'entrer ni de sortir, car je crains trop la pluie ;
Mais de peur qu'il ne vous ennuie
Tandis que je serai dedans,
Nos chiens iront dehors vous tenir compagnie.
Tai Miraut. Tai Brifaut. Aux cris ils viennent tous,
Mais le loup prend soudain la fuite.
Catin si vous eussiez tenu cette conduite
Le loup ne serait pas chez vous.



MORALE

Sous la figure de ce chevrotin, Ésope a voulu nous peindre une jeune fille à qui sa mère commande de bien verrouiller sa porte et de ne la point ouvrir au loup, c'est-à-dire au séducteur qui cherche à s'introduire. La fille prudente fait comme le chevrotin, tient sa porte bien fermée, appelle les chiens au secours et chasse le loup.

FABLE XII



DU CHEVAL ET DU LOUP



Le Fourbe fourbé



Effracto Lupus ore cadit resupinus arena,
Artem dum Sapiens arte repellit Equus.



*Dans sa propre ruse on s'abîme
Souvent à force de ruser,
Et le trompeur devient lui-même la victime
Du prudent ennemi qu'il voudrait abuser.
Quand celui que l'on veut surprendre
Est à fourbe, fourbe et demi ;
Contre qui se défie en vain l'on cherche à prendre,
Le faux visage d'un ami ;*

*Le sage d'un coup d'œil en perce l'artifice,
Avec prudence, il s'en défend,
Et sait prendre le temps propice
Pour se débarrasser des pièges qu'on lui tend.
C'est ce qu'en cette fable un cheval nous apprend.*

En passant dans une prairie
Un loup vit un cheval des autres écarté,
Qui gros, gras, la chair bien nourrie
Y paissait l'herbe en liberté.
Il convoite aussitôt d'en faire sa pâture.
Mais le cheval était vigoureux et puissant ;
Et comme de droit fil la chose était peu sûre
Il fallait le prendre en rusant.
Je veux, dit-il tout bas, par une adresse fine
Surprendre ce bon animal.
Aussitôt se feignant grand Grec en médecine,
Il marche à lui d'un pas et grave et doctoral,
Tel que marche Fleurant lorsque fourré d'hermine,
Il cortège à pas lents le long de la cité
Le recteur violet de l'Université.
Mais, direz-vous, un loup se feindre un Hippocrate,
Quelle idée ! Et jamais en vit-on sur le banc
Pour des ânes d'accord, beaucoup en écarlate
Savent bien y tenir leur rang.
Tout doux, Docteur, et sans que votre bile éclate,
Dites-moi qui des deux fait plus couler de sang ?
Le loup donc d'une grave patte
Marche droit au cheval qui palpitait du flanc.
Je te vois, lui dit-il, une poitrine étreinte,
Ta gorge est fort enflée et ta vue inquiète,
Laisse-moi te tâter le poulx,
Et par quelque remède doux,
Je te rendrai bientôt une santé parfaite.
Dans cet art merveilleux, rien n'est secret pour moi,
Padoue et Montpellier n'ont rien que je ne passe,
Et nul ne fit jamais un plus utile emploi
De la rhubarbe et de la casse ;
L'émétique et le quinquina
Entre mes mains sont drogues sûres,
Et mon ipécacuanha
En dépit des jaloux fait d'incroyables cures.

Je sais faire surtout avec discrétion
Copieuse phlébotomie,
Et joindre dans l'occasion
Aux remèdes communs tous ceux de la chimie.
Le cheval qui n'était point sot
Connut bientôt au premier mot
De ce faux médecin l'intention secrète ;
Et pour le jouer à son tour,
Tu dis vrai, répond-il, mais c'est que l'autre jour
Je me mis en courant un clou dans la fourchette ;
Si tu veux bien me l'arracher
Il n'est rien que je ne te donne.
Pour cela, dit le loup, j'ai la patte fort bonne,
Et tu n'as seulement qu'à m'y laisser toucher.
Volontiers, repartit le prétendu malade.
Alors tournant la croupe et levant les deux pieds
Il vous lui sangle par le nez
Une épouvantable ruade.
Le loup à demi-mort du coup tombe à l'envers,
Et s'écria tandis que le cheval s'échappe.
C'est ainsi que souvent par un juste revers
Quelque fin que l'on soit, un plus fin nous attrape.



MORALE

L'homme prudent est toujours en défiance sur
les offres de service que lui fait un fourbe ; et
souvent ceux qui veulent tromper les autres sont
eux-mêmes trompés par le propre artifice dont
ils se servent.

FABLE XIII



DU SINGE ET DE SES PETITS



L'Amour de ses Ouvrages



Ut pulchram laudat deformis Simia prolem,
Quis proprium cernens, non sibi plaudit, opus.



*Se plaire en son ouvrage est un vice usité,
Dorine croit sa fille une rare beauté,
Malgré son long menton, sa peau déjà flétrie,
Et ses petits yeux de travers.
Et le poète Orgon prône pour dans ses vers,
Quoiqu'ils soient à mon sens du goût du vin de Brie.
Un apologue sur ce point
Ne nuira point ;
Ésope nous l'apprend, écoutez je vous prie.*

Prends tes chauffons et ton bonnet,
Dit un jour Jupiter à son porte-paquet ;
Et va-t-en d'un coup de baguette
Rassembler tous les animaux.
Je veux de l'un d'entre eux me faire une amulette,
Et de tous leurs petits mettre à part les plus beaux.
L'agile messenger sur ses ailes ouvertes
Se rend en même temps au pied du mont Ossa.
Là des bêtes qu'il ramassa
Les plaines furent si couvertes
Que Nassau pour voir prendre Mons
Ne remplit point les champs de tant de bataillons.
Jupiter les passe en revue,
Lors chacune à l'envi lui vante la beauté
Dont il croit sa race pourvue :
Le lion ses grands crins, cette noble fierté,
Cette foudroyante prune,
Qui respire la guerre, où la flamme étincelle,
Et d'un air tout royal l'auguste gravité.
Après lui l'éléphant montre aux dieux avec pompe
De son fils siamois les membres vigoureux,
L'ivoire de ses dents, le contour de sa trompe,
Et la vaste largeur de son dos monstrueux ;
Mais le cheval offrant son poulain généreux ;
Est-il un enfant dans la troupe,
Dit-il, qui fasse voir une si belle croupe ?
Ces gigots bien tournés, ces reins forts, ce poitrail,
Les éclairs de ses yeux, cette fine encolure,
Ce corps agile, souple et si propre au travail,
Faute d'aigle il pourrait vous servir de monture.
Et ne dira-t-on rien de mon petit ânon
Si joli, si gaillard, si capable de plaire ?
Est-il dans tout Paris un enfant plus mignon,
Dit le baudet. Non, baudet, non,
S'écria la chèvre en colère,
Pour Jupiter un âne ? Eh fi ! Quelle misère,
Fi donc ; mais voici mon cabri,
Beau, joli, gambadant, gras, dodu, bien nourri,
Et Jupiter ne peut mieux faire
Que d'en faire son favori.
Enfin chaque animal vantait les avantages
De ceux qu'il avait mis au jour ;

Quand on vit paraître à leur tour
Avec trois grotesques visages
Ridés, camars, grinçant les dents,
La guenon et ses deux enfants.
Puissant Dieu, dit la laide bête
Qui porte masque d'Arlequin,
S'il vous faut des mignons, voici ma race prête ;
Et si vous avez le goût fin,
L'un de mes deux enfants sera votre menin.
En est-il de mieux faits au monde ?
La bouche bien fendue, un œil noir et caché
Sous un front fait en bosse ronde,
Un petit nez bien écaché ;
Couvrez leurs corps d'une jaquette,
Et faites-les un peu danser,
Vous verrez si marionnette
Ou sauteur les peut surpasser.
La guenon voulait encor dire
Autre chose en faveur de ses petits magots.
Mais grands coups de sifflet et grands éclats de rire
Interrompirent ses propos :
Sifflets tels qu'on entend lorsque sur le théâtre
Un fat de ses vers idolâtre
Se flattant d'avoir mis quelque chose de bon,
Voit qu'au lieu d'approcher de Corneille ou Racine
Il a d'une muse assassine
Enfanté seulement un petit avorton.
Jupiter à l'aspect de l'engeance magotte
Dit en se courrouçant, peste soit de la sottise,
Et de l'amour qui l'éblouit.
Il est vrai que c'est une bête ;
Mais plus sot est encore un rimeur qui s'entête
De l'ouvrage qu'il a produit.



MORALE

Le singe entêté de la beauté de ses petits magots,
est la figure d'un poète infatué de ses ouvrages.
C'est un vice presque général parmi les auteurs,
et il s'en trouve peu qui soient d'équitables juges
de ce qu'ils ont eux-mêmes composé.

FABLE XIV



DES DIFFÉRENTS SCULPTEURS



La Capacité



Informem pulchramque pari de marmore fingunt
Artifices Statuas, ars quia dispar erat.



*On fait avec la même chair
Suivant le cuisinier bonne ou mauvaise soupe,
Et le tailleur suivant sa différente coupe
Fait l'habit ridicule ou lui donne un bon air.
Un même mot aussi que d'un ton dissemblable
Dit un homme civil ou profère un brutal,
Plaît ou se rend désagréable
Selon qu'on s'en sert bien ou mal.
Tout le succès dépend d'un certain savoir-faire
Soutenu par des airs affables, engageants,
Que la nature ou l'art donne à certaines gens,
Et tout le mal vient du contraire :
La chose paraîtra plus claire
Par l'exemple opposé de ces deux artisans.*

Jadis les beaux-arts dans la Grèce
Étaient poussés au plus haut point ;
La sculpture surtout, en force, en hardiesse,
En génie, en délicatesse,
Aux autres ne le cédait point,
Partout du ciseau grec on vantait la noblesse.
Ce n'est pas que tout ouvrier
Y fut parfait, il est en tout pays des ânes.
On trouve en justaucorps, en manteaux, en soutanes
Gens à cerveaux pétris d'un levain fort grossier ;
L'un c'est manque d'attache, et l'autre c'est bêtise ;
Celui-ci par orgueil est toujours ignorant,
Celui-là par fainéantise,
Et l'autre dissipé par son esprit errant.
Venons à notre fait ; une science exquise
Entre les plus fameux avait placé Mentor :
Lycophron au contraire en avait peu d'acquise,
Et de tous les butors était le plus butor ;
Mais orgueilleux et tel que le sont d'ordinaire
Les gens à tête de baudet,
Ou comme l'est ce franc mulet
Le gros M... à prestance fière
Qui croyant tout savoir et sachant peu pourtant,
D'un pas grave, l'œil haut et la tête en arrière
Marche comme un homme important.
Mais laissons-là l'écart et suivons notre histoire :
Mentor voulut tailler une divinité,
C'était une vénus dans toute sa beauté ;
Car à tailler des dieux païens mettaient leur gloire,
Et Lycophron de son côté
Malgré son ignorance et toute sa rudesse,
Entreprit de tailler cette même déesse.
Ils prirent à leur volonté
De l'île de Paros même marbre apporté,
De pareille blancheur, de semblable finesse,
Mêmes ciseaux,
Mêmes marteaux,
Et chacun à l'envi travaille sur sa pièce.
Mentor dans son esprit rassemblant tous les traits
Qu'il veut donner à son ouvrage,
Et recherchant de l'art les plus rares secrets,
Sur un modèle exact compasse son image.
Sous les coups mesurés du ciseau délicat
Du marbre on voit sortir la figure naissante,
Et tout ce qu'une main savante
Lui peut donner de vif, y brille avec éclat.
Un attrait merveilleux, une noble attitude,
Une tendre douceur s'y mêle à la fierté,
Et l'ensemble accompli n'offre à l'œil enchanté
Rien d'estropié, ni de rude :
Du dernier coup enfin l'ouvrage est achevé,
Et ce chef-d'œuvre heureux de l'art et du génie

Étant aux yeux des Grecs sur la place élevé,
Tous confessent qu'il est d'une beauté finie.
Que fait cependant Lycophron ?
Sans règle, sans mesure, il travaille, il se tue,
Et ne produit que l'avorton
D'une misérable statue.
Dans la confusion, tête, bras, jambe, pied,
Tout semble taillé pour déplaire,
Tout y paraît estropié,
Et rien n'y fait ce qu'il doit faire.
Les membres peu corrects, trop gros ou trop petits,
Une attitude dérégulée,
Une tête mal encollée,
Et tous les traits mal assortis.
Aussi quand au peuple d'Athènes
Il montra ce fruit de ses peines,
Ce ne fut que sifflets tels qu'on les prépara,
Quand après la mort de Batiste,
Ceux qui voulaient suivre sa piste
Donnèrent au public un nouvel opéra.
C'est ainsi que tous deux sur semblable matière
Firent l'un mal, et l'autre bien ;
L'un avait un bon savoir-faire,
L'autre ignorant ne savait rien.
Or par ce conte on voit quelle est la différence
De l'habile homme et du baudet,
Et qu'habile l'on donne à tout ce que l'on fait
Une régulière décence.
Chaque homme, soit grand, soit petit,
Fût-il en fond de cale ou grimpé sur la hune,
Est comme un vrai sculpteur à qui Jupiter dit :
Tiens voilà le ciseau, taille-toi ta fortune.
L'ouvrier est-il excellent ?
Un succès fortuné couronne son talent ;
Chacun admire son ouvrage,
Partout il trouve honneur, appui ;
Mais taille-t-il mal son image ?
Partout on se moque de lui.

MORALE

La différente capacité de ces deux ouvriers, qui du même marbre font deux ouvrages si différents, nous montre que dans toutes les professions du monde l'on avorte ou l'on réussit, suivant que l'on s'est rendu capable de s'en acquitter, qu'il ne suffit pas de posséder une qualité et porter le nom de sculpteur, mais qu'il faut travailler à acquérir les sciences nécessaires à sa profession, sans quoi l'on se rend l'objet de la raillerie publique.

FABLE XV



DE L'ÂNE MALADE



L'Héritier impatient



*Ægrotante Asino gemit officiosa Luporum
Turba, hæres patruum sic flet, & intus hiat.*



*Quand tes trois héritiers font au Temple prière,
Ormin sais-tu quels sont leurs vœux ?
Mets, Seigneur, disent-ils, notre oncle dans la bière,
Et par un seul trépas rends contents trois neveux.
La plus prompte richesse on la croit la meilleure
Et le cours naturel paraît toujours trop lent,
Nuit et jour on soupire après l'agréable heure
Qui fait d'un gueux un opulent.
Ne prends donc qu'en tremblant le bouillon qui t'apporte
Un héritier officieux :
Quand l'âne est au grabat, le loup est à la porte,
Toujours impatient de lui fermer les yeux :
Voici ce qu'Ésope en rapporte.*

Un vieux baudet longtemps nourri dans un moulin
Avare et sans enfants quoique dans l'opulence,
Se refusait chez lui jusque à sa pitance ;
Mais se trouvant ailleurs prié d'un bon festin
Y remplissait si bien sa panse
Qu'il se vit une nuit avec émotion
Malade d'indigestion.
Diaforus avec Cusifle
Sont en même temps appelés,
Clistère est apporté que la seringue siffle,
Mais ses maux en font redoublés.
Qu'on tire du bras droit vite quatre palettes
De ce sang échauffé, dit Messer le Docteur,
Aussitôt le porte-lancettes
Ouvre la médiane et voit avec vigueur
Sortir en bouillonnant la vermeille liqueur.
Mais loin que la fièvre s'apaise
Elle augmente, et tandis que le corps est en eau
Sa langue est un charbon, son haleine une braise,
Et l'on voit le transport qui se forme au cerveau.
Suivant qu'au médecin il en prend fantaisie
On épuise de sang, on vide de sené
Ce pauvre corps infortuné ;
Sa fièvre est déjà pleurésie,
Le transport au cerveau se change en frénésie,
Et de Dioforus le voilà condamné.
Enfin pour l'envoyer plus vite en l'autre monde
On croit qu'un médecin ne lui suffira pas ;
Dans trois têtes, dit-on, plus de cervelle abonde.
On mande donc Purgon avec Monsieur Lucas :
Dans trois fauteuils douilllets se campa la cohorte,
Et sous une pareille escorte
La santé même irait à coup sûr au trépas ;
L'on consulte, et chacun s'énonçant par compas,
On entend à la fin conclure à l'escouade
Que le malade est bien malade.
Sans avoir autant qu'eux d'esprit
Le moindre des ânon en aurait autant dit.
Du baudet cependant par toute la contrée
On débite le triste sort,
Et les loups dès longtemps aspirant à sa mort
La tiennent pour toute assurée ;

Au premier bruit, on les voit tous
D'un soin officieux et la gueule altérée
Venir exactement pour lui tâter le poulx.
Plus le mal est pressant et plus leur soin redouble ;
L'un fait semblant de fondre en pleurs,
L'autre nomme sa mort le plus grand des malheurs ;
Ce n'est entre eux que cris, que hurlement, que trouble
Faux sanglots et feintes douleurs.
L'ânesse cependant qui veut faire sa bourse,
Femme de bon esprit et des plus raffinée,
De leurs soins pénétrant la source
Leur fait fermer la porte au nez.
Le lendemain matin la troupe famélique,
Revient à l'ordinaire et trouve l'huis fermé :
Ouvre-nous gentille bourrique,
Dit des loups le plus enrhumé,
Pour feindre mieux la voix pleureuse ;
Des plus proches parents de ton gisant époux
Tu vois la troupe officieuse,
A sa santé nous prenons tous,
Comme tu peux penser, une part singulière,
Ouvre donc, ou du moins dis-nous
S'il a tranquillement passé la nuit dernière ;
De vos bons soins l'on est content,
Leur répondit l'épouse accorte ;
L'on vous est obligé sans doute, mais pourtant
Ne vous attendez pas qu'on vous ouvre la porte :
Allez, retirez-vous, en vain vous le guettez,
Gardez pour d'autres votre aubade,
Et soyez sûrs que le malade
Se porte cent fois mieux que vous ne souhaitez.



MORALE

Cette fable est une peinture de ces héritiers avides qui, sous le voile de quelques petits soins officieux, cachent l'impatience qu'ils ont de voir dans la bière celui dont ils attendent la dépouille, et qui ne respirent qu'après une mort qui les enrichirait.

FABLE XVI



DU RAT ET DU TAUREAU



Point de petit Ennemi



A Tauro læsus potuit Mus lædere Taurum,
Ecquis nunc hostis non metuendus erit ?



*Vous qui présumant trop d'une haute puissance
Méprisez, insultez un plus faible que vous,
Songez que pour venger une sensible offense
Il n'est point de petit courroux ;
Le dernier des hommes peut nuire
Fort souvent à plus grand que soi :
Pour cette vérité si tu manques de foi,
Cette fable peut t'en instruire.*

Les taureaux qu'Hercule autrefois
Prit dans sa conquête d'Espagne
Après avoir tondu l'herbe de la campagne
La rumaient au coin d'un bois,
Quand une génisse à peau blanche
Ongles dorés, doré museau,
Tête fine, beaux yeux, beau poitrail, belle hanche,
Se montra devant eux plus charmante qu'Io.
Prompt et grand fut l'amour que taureaux en conçurent,
Et bientôt le débat s'émut entre rivaux :
D'abord la corne au vent et le front bas parurent,
Et les plus forts et les plus beaux,
Entre autres le puissant Tifée
A taille gigantesque et pied poudrifiant,
Présentait d'un air triomphant
A ses fiers ennemis sa tête bien coiffée :
D'une ondoyante queue il se battait le flanc,
Et les sillons foulés allaient boire le sang
De la caravane amoureuse,
Quand la génisse de bon sens
Leur dit, point de combat ; mais qu'une course heureuse
Décide entre vous tous du sort de mes amants.
A mille pas d'ici vous voyez ce vieux chêne,
Qui s'élève si haut au milieu des guérets ;
Allez tous vous ranger auprès,
Puis partez tous ensemble, et d'une même haleine
Galopant jusqu'à moi, je serai sous ce frêne,
Juge et prix du taureau vainqueur,
Et verrai qui de vous a le plus de vigueur.
Tous y taupèrent, et Tifée
Qui sentait son jarret aussi souple que fort,
Faisant trois bonds en l'air se soumit à l'accord
De la nouvelle fiancée.
Or vous saurez qu'un jour ce monsieur du taureau
Peu courtois à petite bête,
Avait à certain rat de son pied malhonnête
Ecrasé le bout du museau.
Le rat *autem* avait sa maison de plaisance
Sous cet arbre touffu d'où l'on devait partir,
C'était en matière d'offense
Un petit bilieux, roide sur la vengeance,
Et subtil à trouver son temps pour l'accomplir ;

Mais direz-vous un rat contre un taureau que faire ?
Vous l'allez voir, c'est le mystère.
Le mugissant taureau sous le chêne arrêté
Convenait du signal et traçait la barrière
Lorsque du bord de sa tanière
Le rat vit le taureau qui l'avait maltraité :
Et qui fort justement posté
Avait près de son trou sa jambe de derrière.
Tu me la paieras, dit-il, en marmottant,
Vilain écraseur de mâchoire,
Et d'un petit coup de ma dent
Je t'empêcherai bien d'emporter la victoire
Dont tu te flattes maintenant.
A ces mots, élançant sur l'animal superbe
Il le mord vivement *razibus* du talon,
Et lui coupa le nerf, puis s'enfuit. L'Étalon
De la douleur qu'il sent fait trente bonds sur l'herbe,
Et ne pouvant asseoir son pied sur le sillon
De ses mugissements fait trembler le vallon.
Cependant le signal se donne,
Il faut courir, et ses rivaux
Partent plus animés que les poudreux chevaux,
Qui dans les cirques grecs disputaient la couronne.
Il part aussi comme eux, mais sa douleur l'abat,
Et son pied pour courir refuse son office,
Ainsi pour avoir par malice
Blessé jadis un petit rat,
Le malheureux qu'il est, il en perd la génisse.



MORALE

La plupart des grands orgueilleux de leur puissance et de leur autorité, s'imaginent qu'ils peuvent impunément offenser les petits. Cependant, quelque faible, quelque petit que soit un homme, l'occasion lui fournit quelquefois les moyens de se venger.

CONTE XVII



DU CHASSEUR ET DU VIEUX CHIEN



Le mauvais Maître



Enecat annosum Venator fuste Molossum.
Sic longa ingratus munerat officia.



*Lycus, pourquoi veux-tu dans ta lâche injustice
Rosser et puis chasser Crispin ton vieux valet ?
Est-ce là payer le service
Que dans sa jeunesse il t'a fait ?
A te servir, dis-tu, tu le vois inutile,
L'âge rend son bras imbécile,
Son corps s'appesantit, son esprit est baissé.
Voilà donc la raison d'un traitement si rude :
Lis, lis, pour voir l'horreur de ton ingratitude,
Ce conte qu'Ésope a laissé.*

Miraut, excellent chien de chasse
Était d'un campagnard le père nourricier,
Fin de nez, fort de reins, et qui de son gibier
Jamais n'avait manqué la trace.
Le maître de sa part aussi le nourrissait,
Le baisait et le caressait,
Plus quatre fois que sa maîtresse.
Ce chien avait donné dans sa verte jeunesse,
Soit en rase campagne, ou fait dans les forêts,
Mille marques de sa vitesse,
De la force des jarrets,
De son cœur et de son adresse ;
Mais enfin la froide vieillesse
Féconde en fâcheux accidents,
Appesantit son corps et lui rasa les dents.
Ajoutez qu'en donnant un jour sur une laie
Des autres chiens mal appuyé
Il reçut de sa dent une profonde plaie,
Dont il fut presque estropié.
La force lui manquait et non pas le courage,
Et tous les jours malgré sa blessure et son âge
Il suivait le chasseur au bois,
Et courait du bout du village
Au bruit du cor et de sa voix.

Or un jour dans un fort un cerf vint à paraître
Et l'avidé chasseur pousse sur lui Miraut :
Le chien part, et pressé par les cris de son maître
Fait un puissant effort, l'atteint du premier saut :
Tiens bien, se récriait d'une voix animée,
Le chasseur, mais l'effort se résout en fumée ;
Miraut manque de force, il se sent emporté,
Et malgré tout son cœur sa gueule désarmée
A la fin lâche prise et ne peut l'arrêter.
Si cassé de vieillesse, il ne put pas mieux faire,
Fut-ce sa faute ? Non ; ses services passés
En sa faveur parlaient assez.
Cependant emporté d'une injuste colère
A grands coups de bâton pour fruit de ses travaux,
L'ingrat chasseur le charge et lui brise les os,
Cruel, disait le chien, maître ingrat, maître inique,
Est-ce ainsi qu'on traite aujourd'hui
Un fidèle et vieux domestique

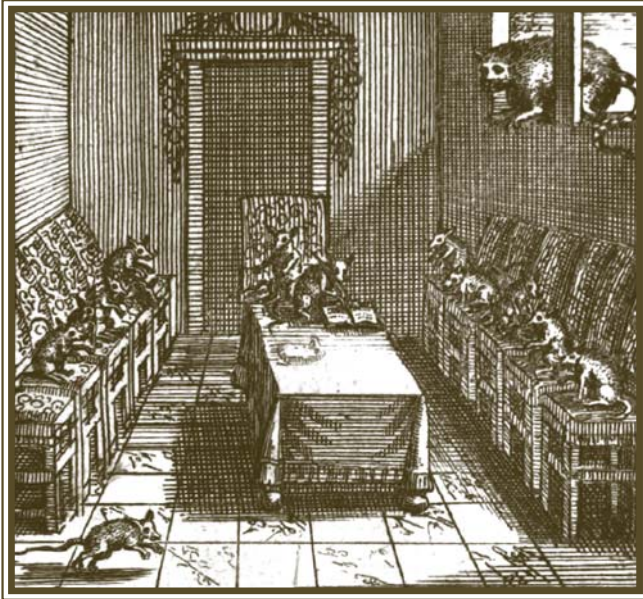
Après qu'on a tiré ce qu'on a pu de lui ?
Telle fin a souvent pour toute récompense
Aux services rendus un espoir mesuré,
Et les soldats n'ont pas en tous lieux comme en France
Dans un palais de Mars un réduit assuré.



MORALE

Il n'y a pas une ingratitude plus blâmable que celle de ces maîtres qui, après avoir tiré tout le service possible d'un homme, l'oublient ou le traitent mal lorsque l'âge ou quelque accident les a mis hors d'état de continuer leurs services.

FABLE XVIII



DES SOURIS ET DU CHAT



Le Conseil inutile



Feli, Mus inquit, dentesque unguesque secemus.
Quis vestrûm ? Nemo. Futile consilium.



*Pour régaler Damon, je veux quatre services,
Disait Lycas. D'abord la bisque d'écrevisses,
Que soutiendront quatre autres plats.
Après paraîtra dans ma salle
Un grand turbot flanqué de tout ce que la halle
A de mets les plus délicats.
Puis je veux qu'alentour de six soles puissantes,
Epaisses, blanches, succulentes
Qui rempliront un grand bassin,*

*Se rangent en bataille huit assiettes fumantes
De ce qu'un entremets peut fournir de plus fin :
Sur tout un fruit superbe et d'une architecture
Qui d'abord surprenne les yeux,
Et qui mêle avec art la douce confiture
A tout ce que Pomone a de plus curieux.
Rien n'est plus beau, lui répondis-je,
Et le repas sans doute est digne de Damon ;
Mais où prendre l'argent : où le prendre ? Oui, vous dis-je,
Avez-vous seulement pour payer un goujon ?
Ecoutez un avis sincère,
Dans son petit cerveau qui forme un grand projet
N'enfante rien qu'une chimère
S'il n'est pas en pouvoir d'en accomplir l'effet ;
Et voici ce qu'Ésope a dit sur ce sujet.*

Un chat subtil dans son espèce
Dupa par tant de tours les souris et les rats
Qu'ils s'enfermèrent tous dans un vieux galetas
Pour échapper à son adresse.
Là sous les ais d'un vieux plancher
Ils crurent à propos d'aller tous se cacher
Où tapis et mussés ils tenaient leur ménage ;
Mais le butin venant d'ailleurs,
Maître chat à l'affût se tenait au passage,
Et sitôt qu'ils sortaient gobait les picoreurs.
Lassées de se voir dévorées,
Les souris à la fin contre cet animal
Dans le frivole espoir de s'en voir délivrées
Tinrent chapitre général.
Selon sa qualité, chacune était assise,
Et tel qu'un vizir plein d'orgueil
Un vieux rat à la barbe grise
Y présidait sur son fauteuil.
En plein conseil, l'affaire mise,
Longtemps rien ne se résolut ;
Mais enfin l'avis qui leur plut
N'était pas des plus apocryphes,
S'entend poser le cas qu'on l'eût exécuté :
C'est qu'il fallait au chat bien pris, bien garroté,
Arracher les dents et les griffes.
Le Conseil n'était point un conseil d'étourdi ;
Aussi tout d'une voix on le vit applaudi :

Mais il restait un point pour consommer l'affaire,
Et ce point fut de voir suivant l'avis conclu
Par quels moyens l'on pourrait faire
Ce qu'elles avaient résolu.
Ce fut là le hic, et pas une
Ne se sentant, ni la vigueur,
Ni le cœur
Propre pour hasarder d'en tenter la fortune,
Ce conseil en demeura là
Quoi que bon, quoique salutaire ;
Et comme ce repas que vous prétendez faire,
En pures visions ce projet s'en alla.



MORALE

Un homme sage mesure toujours ce qu'il veut
à ce qu'il peut, et l'on se rend ridicule lorsque
l'on forme de grandes résolutions et qu'on est
dans l'impuissance de les exécuter.

FABLE XIX



DU CHAT ET DU RENARD



La Finesse pernicieuse



Servatur felis, dum Vulpem astutia fallit :
I recto semper tramite, salvus eris.



*Ôtez-moi ces trop vains esprits,
Qui glorieux, et trop remplis
De leur capacité profonde
Croient qu'en leur cerveau le Ciel prodigue a mis
Toute la finesse du monde,
Et sont souvent les plus tôt pris.
Tant de subtilité fait souvent notre perte,
Il n'est pas bon d'être si fin,
Et j'aime mieux le chat qui va son grand chemin,
L'œil ouvert et le corps alerte.*

Maître Matou de bon matin
Faisant un tour de promenade,
Dans le milieu d'un champ trouva maître Vulpin,
Son vieux compère et camarade ;
Bonjour donne, puis l'embrassade
De s'être rencontrés, ces animaux ravis
Enfilèrent un long devis.

De discours en discours à la fin l'on en vint
Au chapitre de la finesse,
Mais pas un des deux ne convint
De céder à l'autre en souplesse.
Quoi ! disait le renard, tu veux le disputer
A moi qui sans trop me vanter
Sais mille et mille tours d'adresse ?
Oui, j'en ai tant appris qu'on ne peut les conter,
Et j'en possède un sac rempli jusqu'à la gueule.
Et moi, répond le chat, je n'en ai qu'une seule,
Mais j'en suis si fort assuré,
Que quelqu'accident qui m'arrive
Je l'esquive,

Et m'en trouve toujours adroitement tiré.
De ces deux animaux tel était le langage.
Quand le dogue suivi d'une troupe de chiens
Vint rompre en sortant d'un bocage
La douceur de leurs entretiens.
C'est ici, dit le chat, qu'il faut mettre en usage
Tes tours de souplesse et les miens.
Cessons de babiller, ce n'est pas tout de dire,
Il s'agit à présent de passer aux effets,
Que chacun de nous deux comme il pourra s'en dire,
Pour moi sans lanterner voici comme je fais.
A ces mots d'un plein saut il grimpe sur un chêne,
Et là posté
En sûreté,
Il voit le sot renard qui galope la plaine,
Et maître dogue après
Qui le serre de près,
Et le croque à la fin malgré sa tête pleine
De ruses et de tours adroits.

Il meurt, le pauvre diable et dit dans sa détresse
Que m'a servi d'en tant savoir ?
Hélas ! la meilleure finesse
C'est souvent de n'en point avoir.



MORALE

Souvent on voit échouer ceux qui, par une trop grande confiance dans leur adresse, s'imaginent qu'ils ont plus d'esprit qu'il n'en faut pour se tirer de toutes sortes d'intrigues ; au lieu que ceux qui vont leur droit chemin se tirent mieux d'affaire que ces fins de profession.

CONTE XX



DE LA PUCE ET DE LA PUCELLE



La Témérité punie



Pungitur, & plectit pungentem morte Puella.
Lædere majorem tu fuge, si sapias.



*Vous qui d'un écrit satirique
Osez attaquer les plus grands,
Langues de funestes serpents
De ce conte apprenez qu'une puce qui pique,
Le fait enfin à ses dépens.*

Une pucelle à sa toilette,
Et prête à se déshabiller,
Sentit qu'une puce indiscreète
Faisait pis que la chatouiller.
Lors en coulant sa main par la poche secrète,
Elle surprend la bête et la roule en ses doigts ;
La puce qui se voit dans les derniers abois,
Pardon, jeune et belle Nanette,
Dit-elle en gémissant, pardon pour cette fois,
Pour une piquûre légère
Quoi ! Faut-il qu'une mort amère
Tranche mon malheureux destin ?
Ciel qui voit ma triste aventure,
Pourquoi sur un si doux satin
Me fais-tu rencontrer une peine si dure ?
Pardon, jeune beauté, je n'y retourne plus,
Encore un coup pardon, s'écria-t-elle.
Faible bête, dit la pucelle,
Tes pleurs sont ici superflus ;
Je te sens avec insolence,
D'un téméraire bec insulter à mes lis,
Ne tient-il qu'à faire une offense
Puis demander pardon de ses délits ?
Non, de ton coup de bec tu porteras la peine,
En vain tu voudrais m'apaiser,
Crève, et de ta mort qu'on apprenne
Qu'il ne faut point piquer qui peut nous écraser.

MORALE

Ce conte apprend aux poètes indiscrets qu'ils ne doivent jamais attaquer ceux qui sont en pouvoir de les détruire, et que les moindres offenses des petits à l'égard des grands sont regardées comme des offenses mortelles.

CONTE XXI



DE MIDAS, JUGE D'APOLLON

Le Juge ignorant

Phœbus Asellinas ignavi Judicis aures Fecit.
Quot similes Auriculate tibi.

*Je révère un juge capable,
Un TALON, un cœur droit, d'esprit et de grand sens,
Avec plaisir je donne à ce juge équitable
Tout ce qu'il mérite d'encens ;
Je le regarde sur la terre
En ministre des dieux, en ministre des rois ;
Et m'eût-il de son foudre accablé sous le poids,
Je respecterais son tonnerre,
Mais aussi pour mon juge ai-je un Midas nouveau,
A débile lumière et stupide cerveau,
Je cours vite à mon écritoire,
Et lui présente son tableau
Dans cette histoire.*

Le dieu Pan au bouquin museau
Ayant vu sa syrinx convertie en roseau,
Pressé du feu qu'il a pour elle
Arraché la plante rebelle
Et s'en compose un chalumeau.
Cet agrément qui d'ordinaire
Accompagne la nouveauté,
Et le doux souvenir d'une beauté si chère
L'avaient tellement entêté
Qu'à toute sorte de musique,
Soit d'instruments, soit de chansons,
Il préférerait les aigres sons
De sa petite orgue rustique.
Ce vice fut de tous les temps :
Auteurs de bas aloi vous sauriez bien qu'en dire
Les plus sots parmi vous d'eux-mêmes seuls contents
Sont ceux le plus souvent qui pensent mieux écrire.
Un jour plus satisfait que jamais il ne fut
Des applaudissements qu'il eut
De sa cohorte bocagère,
Il vit sous un laurier le brillant Apollon,
Qui d'un archet subtil et d'une main légère
S'égayait sur son violon,
A ce doux instrument sa voix était unie,
Mais pour contrecarrer d'une si douce voix
La délicieuse harmonie,
Pan de ses chalumeaux fit retentir le bois.
Prince des chèvrepieds, lui dit alors Thalie,
Dis-moi, Pan, qu'elle est ta folie
De comparer ta voix à celle d'Apollon,
Et mettant ta musique et la sienne en balance
Mesurer avec arrogance
Ton sifflet à son violon ?
Oui, répond le Dieu de village,
Je prétends mieux chanter que lui,
Il faut qu'à mon sifflet sa lyre rende hommage,
Je suis prêt à combattre, et s'il veut aujourd'hui.
Taupe, dit Apollon. Près de cette onde pure
Qu'on tende vite un pavillon,
Et qu'entre nous quelque gageure
Nous serve outre l'honneur de fécond aiguillon.
Je gage, reprit Pan, ce gobelet que j'aime,
Il n'en est point dans mon buffet,
Dont l'ouvrage fait plus parfait,
Et notre ami Vulcain me l'a forgé lui-même,
Et moi, dit Apollon, contre ce gobelet,
Pour un combat si ridicule,
Je mets la meilleure pendule
Que j'aie dans mon cabinet ;
Mais il faut un juge équitable,
De bon sens et de bonne foi,
Franc, désintéressé, capable,
Et sans prévention, ni pour toi, ni pour moi.
Eh mon Dieu ! dit Clio, dans le siècle où nous sommes,

En trouve-t-on parmi les hommes ?
Pour moi j'en crois du moins le nombre fort petit.
Bon, lui répliqua Pan, l'Univers en regorge,
Voyez le bon Midas, n'est-il pas tout esprit
Depuis les pieds jusqu'à la gorge ?
Eh fi ! répond Clio, vous ne connaissez pas
Sans doute le juge Midas ;
Mais comme il vous faut plus d'un juge
D'un et d'autre côté nommez-en chacun six,
Qui tous avec grand poids choisiez,
Par un fameux arrêt terminent ce grabuge.
Fort bien, dit Apollon, et de plus je consens
Que Midas en soit un, malgré son petit sens,
Et ma victoire est assez sûre.
Alors se turent les zéphyr,
L'onde pour écouter étouffa son murmure,
Et pour mieux prendre part à de si doux plaisirs
Les ciseaux attentifs sans changer de posture
Retinrent jusqu'à leurs soupirs.
Les dieux en même temps chantèrent
Et tous les juges décidèrent
D'un suffrage unanime en faveur d'Apollon,
Hors l'unique Midas, qui d'un cerveau fantasque,
Leva seul contre tous effrontément le masque,
Et traitant ce grand dieu de jeune violon,
De Pan et du pipeau rustique
Porta jusqu'aux cieux la musique.
On le siffle, il s'obstine, et de même qu'un sot
Croit que quand bêtement il a dit quelque mot,
Il est de son honneur de pousser la gageure.
Ainsi le fat Midas sans esprit, sans raison,
De tous les assistants méprise le murmure,
Et pour son sentiment jusqu'au bout tient bon.
Je punirai bien ta sottise,
Dit alors Apollon, et la postérité,
Par ton oreille longue et grise,
Apprendra ta stupidité.
Il dit, et toi, Midas, soudain tu t'émerveilles
De sentir tout à coup et dans un morne effroi
L'une et l'autre de tes oreilles
S'allonger d'un bon pied de roi.
Que si tout juge ignore en avait de pareilles,
Bien des gens de robe vêtus
Porteraient des chapeaux pointus.

MORALE

Il n'y a rien de si dangereux et en même temps de si honteux
dans un juge qu'une ignorante stupidité, et surtout si elle se
joint à la prévention, puisque dans cet état il est capable de
condamner Apollon lui-même, c'est-à-dire le plus pur, le plus
innocent et le plus vertueux de tous les hommes.

FABLE XXII



DE LA TRUIE EN TRAVAIL ET DE LA LOUVE SAGE-FEMME



L'Office intéressé



Prægnanti Obstetrix præsto est Lupa sedula Porca.
Oblatum prudens munus ab hoste time.



*Du fourbe qui vous hait redoutez l'artifice,
Son visage souvent n'est qu'un masque trompeur ;
Il court vous offrir son service,
Et voudrait vous manger le cœur.
De ces gens qui toujours semblent prêts à bien faire,
Développez l'intérieur,
Qu'y trouverez-vous ? Le contraire.
C'est leur propre intérêt qui conduit tous leurs pas,
Et plus leur zèle faux affecte,
Des soins officieux qu'ils ne nous doivent pas,
Plus leur foi doit être suspecte ;
Ce tableau que vous allez voir,
Va vous le faire concevoir.*

Il est peu d'animaux plus féconds que la truie,
Virgile a bien osé conter,
Qu'une étant prête d'enfanter
Se mit au pied d'un chêne à l'abri de la pluie,
Et là, vit de ses flans sortir de conte fait
Trente petits cochons de lait.
Un jour donc une truie ayant bedaine pleine
De cochonnets prêts à sortir,
De ses cris faisait retentir
Toute la campagne prochaine.
Il n'est point chez les porcs, ni de Monsieur Boucher
Ni main de Monsieur de la Cuisse,
Ni femme qui pour accoucher
Rende aux porcs le sage office.
Cependant le grand mal notre truie attaquait,
Et dans l'effort de la gésine
Sur sa litière elle invoquait,
Et Junon l'accoucheuse et Madame Lucine.
Quand à sa lamentable voix
Sortit soudain du fond d'un bois
Une louve à gueule béante,
Qui pour l'aider dans son travail
Se nomma sage-femme et se dit plus savante
Que ne fut la Boursier ou que n'est la Portail.
Aux cris que tu fais, lui dit-elle,
Ma chère commère, j'accours,
D'une main adroite et fidèle,
Ne refuse point le secours.
A te servir tu me vois prompte,
Que je te touche seulement,
Et mieux que l'habile Clément,
Foi de louve d'honneur je te rendrai bon compte
De ton accouchement.
Une bête moins avisée
Pouvait se laisser prendre au discours captieux
Que la sage-femme rusée
Prononçait d'un ton gracieux.
Semblable au faux Robin, sans honneur, sans mérite
Qui fait si bien la chattemite,
Pour cacher le poison qui dévore son cœur,
Quand avec sa mine hypocrite,
Sa douce révérence et son ris imposteur,

Ses assurances, ses promesses
Dont il semble vous accabler,
Il fait mille lâches caresses
A celui qu'il veut étrangler.
La porque qui lisait jusqu'au fond de l'âme
De la nouvelle sage-femme,
Lançant de ses yeux en courroux
Une foudroyante étincelle,
Je n'ai pas besoin, lui dit-elle,
D'un service pareil, allez, retirez-vous,
Pour d'autres que pour moi gardez votre science,
Sans vous mes gorillons au monde seront mis,
Est bien fou qui prend confiance
Aux offres de ses ennemis.
La louve qui voit bien sa fourbe découverte
Déserte,
Et sotte se retire avec un pied de nez ;
Et la porque sage et prudente
Enfante
Ses petits cochonnets sans sage-femme nés.



MORALE

Les fourbes qui veulent nous perdre viennent souvent sous le masque d'une fausse amitié nous offrir leur secours ; mais les soins officieux dont ils nous flattent, doivent nous être d'autant plus suspects qu'ils nous sont moins dus. Ainsi l'on ne peut trop se défier d'un ennemi ou d'un fourbe qui feint de vouloir nous servir.

CONTE XXIII



DU PAON ET DE L'IBIS



La Société vicieuse



Clunibus immittit dum Turpe Ciconia rostrum,
Noscit & infamem Pavo fugit socium.



*Parmi la suie et les charbons
L'assidu forgeron noircit sa face blême :
Et le distillateur s'empoisonne lui-même,
Dans le commerce des poisons.
Sur un dehors qui nous impose
Ne nous lions jamais avec un vicieux :
Tél paraît honnête homme aux yeux,
Qui dans le fond est autre chose.
Je sais bien qu'un fourbe rusé
Prend cent masques trompeurs pour tâcher de nous plaire,
On peut nous pardonner tant qu'il est déguisé,
Mais voit-on qu'on s'est abusé ?*

*Vite, vite, il faut s'en défaire,
Un poan de cette sorte en a jadis usé
Dans le récit que je vais faire.*

Un jeune paon de qualité,
Piqué de curiosité
De voir tout ce que Rome enferme en ses murailles,
Et de fameuses antiquailles,
Et de moderne vanité,
Se fit faire un lesté équipage,
Résolu de partir sur la fin de l'été.
Rien n'est si doux que le voyage,
C'est tous les jours plaisir, tous les jours nouveauté,
Il instruit et l'on s'y fait sage,
Mais il y faut société,
Et l'ermite ambulant fait triste personnage.
Notre paon pour être escorté,
Beau, bien fait et surtout la bourse bien garnie,
N'eut pas beaucoup de peine à trouver compagnie.
Jeunes oiseaux de toutes parts
Accoururent en abondance,
Un petit maître aiglon en vantant sa naissance,
La force de son bec, le feu de ses regards,
Vint s'offrir avec arrogance :
Non, seigneur, dit le paon, vous m'honorez beaucoup
Mais vous volez trop haut et mon aile est trop mince,
Je ne vais point d'un air de prince,
Et vous rends grâce pour le coup.
Notez que cet aiglon avait la bourse plate,
Et piquait la table en glouton.
Un jeune rossignol à la voix délicate,
Se présenta d'un autre ton ;
Prends-moi, dit-il, pour camarade,
Et soit pour divertir l'objet de ton amour,
Ou soit pour t'égayer si tu tombes malade,
Tu me verras chanter près de toi nuit et jour.
Ma voix près de la tienne en paraîtrait plus dure,
Dit le paon, tu m'offres ton chant ;
Mais un chanfre éternel importune souvent,
Et si petit oiseau fait petite figure.
Après lui vint le perroquet
Couvert de sa verte jaquette.
J'ai besoin, dit le paon, d'une langue discrète,
Et je redoute ton caquet.
L'autruche lui parut une masse pesante,
Le coq d'Inde un brutal, le vautour un voleur,
L'autour d'une farouche humeur,
Et l'outarde trop défiante.

Enfin à ses yeux se présente
Une jeune cigogne, ou plutôt un ibis,
D'un port majestueux, d'une marche décente,
Et quoique d'un bon air modeste en ses habits.
A son abord, à son langage
Le paon la crut son fait, bras dessus, bras dessous,
Les voilà faits amis, compagnons de voyage,
Ils partent, rien d'abord ne se montre plus doux,
L'ibis rempli de complaisance,
Pour plaire fait tous ses efforts,
Et le paon de sa part charmé de ses dehors
S'applaudit du succès de cette connaissance :
Mais bon Dieu que souvent jusque chez Arboulin
Une belle bouteille enferme un méchant vin !
Un jour qu'aux bords d'une rivière
La table fut portée et couverte de plats,
L'ibis épuisant une aiguière,
Remplit d'eau son gosier, porta sa tête à bas,
Et pour se siffler un clystère
Tout au beau milieu du repas,
Ficha son bec dans son derrière.
De l'indigne action, le paon scandalisé
Sort de table tout en colère ;
Vilain, s'écria-t-il, infâme apothicaire,
Jusqu'ici tes dehors m'avaient donc imposé !
Mais enfin, grâce au ciel, je suis désabusé,
Plus de commerce je te prie,
Va, je ne puis souffrir ta sale effronterie,
Je t'estime moins qu'un fêtu,
Tu n'es que fourbe et qu'imposture :
Dans ton extérieur brille quelque vertu,
Mais au-dedans c'est toute ordure.
Le paon en même temps se dérobe à ses yeux,
Ô vous, qu'avait trompés une fausse apparence,
Dès que vous découvrez un esprit vicieux,
Rompez-en vite avec prudence
Le commerce contagieux.



MORALE

Il n'y a point d'homme qui ne puisse être
trompé par les fausses apparences d'un hypocrite
qui, sous un dehors de vertu, cache une âme vi-
cieuse ; mais sitôt qu'on le découvre, il faut rom-
pre tout commerce avec lui, de crainte que sa
société contagieuse ne nous corrompe.

FABLE XXIV



DU LOUP ET DU BOUC



La Gasconade



Insultat de turre Lupo Caper undique tutus :
Dum nil Vasco timet, sic fremit ore minax.



*Quand de vanter ses faits tu vois un homme avide,
Ne prends pas pour de l'or tout le clinquant qui luit ;
Frappe sur des tonneaux tu verras le plus vide
Faire toujours le plus de bruit.
Le faux brave sans cesse et par tout vous accable
De l'odieux roman de ses exploits gascons,
Mais la bravoure véritable
Laisse parler ses actions.
De dehors imposteurs toute la terre abonde,
Mille gens à l'envi se donnent de faux airs,
Il est plus de masques au monde
Que de visages découverts.
En fait de cœur et de mérite,
Le vrai n'est pas toujours facile à démêler,
Tel est plus poltron que Thersite
Qu'on prendrait pour Achille à l'entendre parler.*

Sur les rives de la Garonne
Logeait en enclos bien muré
Jeune bouc de race gasconne,
Hardi, quand à ses yeux il ne s'offrait personne,
Et lorsqu'il se voyait en lieu bien assuré.
Qu'il a de compagnons ! et que la terre abonde
De ces gens brillants au caquet,
Fiers de langue, mais que le monde
Connaît pour poltrons en effet.
Ce bouc avait donc son étable
Bien close de tous les côtés,
Et contre la dent redoutable
Du loup il y trouvait toutes ses sûretés.
Quand aux champs il n'allait point paître,
On le voyait à sa fenêtre
Plus insolent encor que l'insolent Gascon,
Que le fiel crapaudin d'une muse indiscrete,
En dépit de nature a fait mauvais poète,
Aux animaux passants, tailler quelque lardon,
Qu'il découvrit de loin un cheval de carrosse,
Ce n'était, disait-il, qu'un criquet, une rosse,
Le chien un effronté, le chat un franc fripon,
Le bœuf un cornard, le mouton
Un sot, sans esprit, sans courage,
Le singe un faux plaisant, le mulet un bâtard,
Et le cochon domestique ou sauvage
Un franc Sardanapale abruti dans son lard.
Quand il était à la campagne,
C'était autre discours, là le moindre bidet
Était pour lui cheval d'Espagne,
Le bœuf un Jupiter, l'âne un chancre discret,
La vache était Io la divine génisse,
Et le porc le plus gras, un compagnon d'Ulysse,
Et le tout par timidité.
Or un jour que passait au pied de son étable,
Certain vieux loup gris et crotté,
Car loups le sont toujours, au grand cœur d'été
Si le proverbe est véritable.
Le loup donc en passant éventait d'un nez fin
Le gibier propre à sa pâture,
Quand de son parapet le bouc d'un ris malin
Se mit à le railler et lui chanter injure.
Qu'il est mignon, qu'il est joli,
S'écriait-il, ce loup crotté jusque aux fesses ;
Qu'une Louve se plaît à manger de caresses
Un amant si beau, si poli,

Et si digne de ses tendresses
Quoi ! tu restes là-bas, fripon,
Passe vite, ou Martin bâton
T'apprendra le respect que l'on doit à ma barbe.
Le loup qui se voyait trop loin pour le croquer,
Fila doux, et parlant tout bas, par sainte Barbe,
Un jour je t'apprendrai, dit-il, à me choquer ;
Dans ce poste assuré ton impudence éclate,
Mais s'il m'était permis d'atteindre à ton balcon
J'aurais bientôt d'un coup de patte
Rabattu le caquet d'un insolent Gascon.
En marmottant ces mots, au bois il se retire
Et maître bouc se mit à rire
Comme un sot ; mais deux jours après
Sur le bord du bois allant paître,
Le loup qui se tenait en embuscade exprès,
Sautant dessus, lui dit, nous voici de plus près,
Que quand tu m'insultais du haut de ta fenêtre.
Ah Monseigneur ! dit le Gascon,
Pardon de grâce, votre Altesse
A le cœur si grand et si bon,
Se mesurerait-elle avec ma petitesse ?
Parbleu, répond le loup, voici d'un autre ton
Que quand tu menaçais l'Altesse du bâton,
Vite qu'on se mette en défense,
Et voyons de quel air se soutient ta fierté :
Il dit, et de sa dent, le premier coup porté,
Vous prend maître bouc par la panse,
L'atterre, et lui mettant le pied
Sur le milieu du cou, l'étrangle sans pitié.
Le faiseur de sottise bravade
Meurt ainsi comme un franc poltron,
Et tel est tous les jours, après sa gasconade,
Le sort d'un lâche fanfaron.



MORALE

Ce bouc est la figure de ces hommes fiers en paroles et poltrons d'effet, aussi insolents lorsqu'ils se croient en sûreté, que mous lorsqu'ils se trouvent à portée de ceux qu'ils ont eu la témérité d'insulter ; mais la seule occasion fait distinguer le vrai brave du faux.

CONTE XXV



DU SERPENT ET DU HÉRISSON



Le mauvais Gendre



Non Socer à Genero, non Hospes ab Hospite tutus
Cùm tu Serpentem pellis Echine domo.



*A ma leçon soyez docile,
Père, qu'une fille nubile
Pressé par des regards aussi vifs qu'ils sont doux,
De la joindre avec un époux.
En rencontrer un bon n'est pas chose facile ;
Rien ne se montre plus soumis
Qu'un aspirant au nom de gendre,
Mais dans votre maison s'est-il une fois mis,
Quelque soin que vous puissiez prendre*

*C'est souvent le plus grand de tous vos ennemis.
Savez-vous ce qu'au Ciel avec ardeur demandent
En voyant votre coffre-fort,
Les mauvais gendres ? Votre mort ;
Et vous êtes heureux lorsque les bons l'attendent.
Un gendre intéressé pour le dire en un mot
Ne compte que deux jours capables de lui plaire ;
Le jour qu'il a reçu la dot,
Et celui qu'on destine au convoi du beau-père.
Par ce que fit un hérisson,
Vous allez voir si j'ai raison.*

Un serpent qui dans le négoce
Débitant satins et velours
Avait gagné de quoi se donner bon carrosse,
Et rouler dans Paris le reste de ses jours,
N'allait pas même à pied, mais se traînait à terre,
Et vivait sobrement pour mettre sou sur sou.
Il pouvait habiter belle maison de pierre,
Mais son réduit n'était qu'un trou.
Quel était donc le but de semblable folie,
Direz-vous ? Il voulait marier richement
Une fille douce et jolie,
Mais que plus pour sa dot, que pour son agrément
Guettaient déjà plus d'un amant.
Les écus du riche beau-père
Grossissaient tous les jours l'amas des soupirants,
Chaque jour de nouveau paraissaient sur les rangs
Des rivaux de tout caractère :
L'embarras fut de bien choisir.
Chacun étala son mérite,
Surtout, un hérisson prônait pour réussir
Sa race, son amour, sa douceur, sa conduite,
Et tout ce qui pouvait seconder son désir,
Quelque peu de babil, la pointe de ses armes,
Et mille soins respectueux,
Sur l'esprit du serpent eurent assez de charmes
Pour le déterminer à contenter ses vœux.
Les voilà donc d'accord, et le contrat se passe,
Dont un article exprès porte qu'en sa maison
Le serpent fournira la moitié de la place
Pour héberger le hérisson.
Ce n'est d'abord que bonne chère,
Douceurs, contentement, offices mutuels,
Jusqu'au moment que le beau-père

Eut acquitté la dot en patagons réels.
Aussitôt changeant de méthode
Le hérisson commence à se rendre incommode,
Et de ses traits aigus fatigue le serpent.
Le beau-père qui fuit la guerre
Se retire, se plie en un coin doucement,
Et cède au gendre qui le serre
Tout le plus bel appartement.
Mais sans se contenter de cette déférence
Le hérisson si loin poussa son impudence,
Qu'en se roulant de toutes parts
Avec son corps armé de dards,
Il mit à bout la patience
Du serpent, qui n'en pouvant plus
Exhala sa douleur en regrets superflus.
Brisons-là, dit-il à son gendre,
Je suis las de tant endurer,
Quoi ! Chez moi ne pouvoir m'étendre ?
C'est trop me fatiguer, il faut nous séparer,
Et d'ici décampe au plus vite.
A ce discours, le hérisson
De sa voix aigrissant le son,
C'est à toi de chercher, dit-il, un autre gîte,
Penses-tu que pour toi je sorte de ce trou
Non, non, ta maison est la nôtre,
Et quand j'occupe un lieu je ne suis pas si fou
Que d'y laisser régner un autre,
Sors toi-même. En disant ces mots,
Contre le serpent il hériresse
La pointe de ses javelots,
Et par force ou par artifice
Fait de si terribles efforts
Qu'il met le beau-père dehors.



MORALE

L'on peut voir dans cette fable un tableau naïf de ces gendres qui ne sont pas plutôt introduits dans une famille qu'ils s'efforcent de s'en rendre les maîtres et de dépouiller de tout leur bien un beau-père qui semble n'avoir ouvert son coffre et marié une fille que pour acheter chèrement un ennemi.

FABLE XXVI



DE LA MOUCHE ET DU CHARIOT



Le Craqueur



*Volvere Musca putat quam volvit currus arenam !
Dum nil Scurra moves, cuncta movere putas.*



*Quel supplice ! Quelle fatigue
D'écouter Alcidor faisant l'homme important,
Rien n'échappe, dit-il, à ma puissante intrigue,
Et de tous les mortels je vis le plus content.
C'est à moi qu'Albin doit sa crosse,
Titus irait-il en carrosse
Si mon crédit en cour ne l'avait fait Abbé ?
Si près de *** je n'avais tenu ferme
Crassus aurait-il cette ferme ?
Et sans moi Florimond n'eût-il pas succombé ?*

*En quelque tribunal que tombent vos affaires,
Dans ma manche je tiens Thémis,
Présidents, conseillers, greffiers et secrétaires ;
Reposez-vous sur moi, tous sont de mes amis,
Je vous les livre tous, sans même ouvrir la bourse ;
Secret fort singulier, demandez-le à Damis,
Dont le procès sans moi se perdait sans ressource.
Après ce discours effronté,
Que croire d'Alcidor ? Ce n'est qu'un flux de bouche ;
Eprouvez son crédit d'un si haut ton vanté,
Vous le trouvez semblable au babil de la mouche,
Tel qu'Ésope nous l'a conté.*

Un jour un cocher fort habile,
Tel que le fut Néron dans le cirque romain,
Faisait voler son char agile
Aux rives de la mer sur un poudreux terrain,
Mieux traîné que jadis n'était monté Silène
Dans le brûlant désir de vaincre sur l'arène
Ce qui s'offrirait de rivaux,
Il venait exercer et mettait en haleine
Ses quatre vigoureux chevaux.
Un Français à cervelle libre
Ne pousse pas en plein été
Avec plus de rapidité,
Un carrosse bruyant sur les rives du Tibre,
Aux yeux d'un grand romain que tirent par compas
Six chevaux en pioque,
Et qui sous sa calotte avec raison se moque
Du fou qui court avec fracas
Tandis qu'il va son petit pas.
Le coureur olympique allait d'une autre sorte,
Et pendant que son char l'emporte,
Les rapides chevaux en battant les sillons
Élevaient à gros tourbillons
De poussière un épais nuage,
Qui s'éparpillait dans les airs,
Et dont le char et l'attelage
Étaient également couverts.
Cependant une mouche impertinente et fière,
Se campa tout juste au sommet
De cette machine légère,
Et s'y carrait en maltotière
Qui remplit un fauteuil garni de fin duvet.
Là, plus superbe qu'une belle

Qui croit qu'en sa faveur tout encens est brûlé,
La sotte se flattait que c'est exprès pour elle
Que roulait ce char attelé.
Du haut de l'agile machine
Elle criait, touche cocher,
Vite coquin, veux-tu toucher,
Ou vingt coups de bâton vont te rompre l'échine ;
Ces chevaux me semblent recrus,
Qu'on les vende, je n'en veux plus,
Et que j'aie demain un meilleur attelage.
On a bien vu Céphise en six mois de veuvage,
Céphise veuve d'un commis,
Sautant du gris au noir, et puis du noir au gris,
Changer quatre fois d'équipage.
Portant ensuite ses regards
Sur les tourbillons de poussière
Qui s'élevaient de toutes parts
Enveloppaient le char et devant et derrière,
Que de poudre, dit-elle, orgueilleuse elle en rit,
Et dans son cœur s'en applaudit ;
Mais qui faisait voler, à votre avis la poudre ?
La chose, direz-vous, est facile à résoudre,
Ce sont les chevaux sûrement,
Ou, si vous le voulez, le cocher qui les guide.
Ce que vous dites là, la raison le décide,
Le bon Ésope en fit un pareil jugement,
Mais il dit que la mouche en sa vaine cervelle
S'imagina que c'était elle !
Semblable à ce *craqueur* qui fait l'homme important
Présomptueux, faux nécessaire,
Qui dans son vain orgueil se flatte de tout faire,
Et ne fait rien pourtant.



MORALE

Rien n'est plus ridicule que l'importune présomption de ces hommes qui sur toutes choses font les importants, et qui viennent vous offrir un crédit dont ils se piquent et qu'ils n'ont point : éprouvez-les, vous trouvez que ce n'est que vanité et présomption, et qu'ils ne peuvent rien accomplir de tout ce qu'ils promettent.

CONTE XXVII



DE L'ENVIEUX ET D'APOLLON



La Rage envieuse



Invide das oculos, oculo modò decidat hostis.
An tali pretio damna aliena placent ?



*Quoi, fou, pourvu que ton envie
Soit assouvie,
Tu te fais sottement à toi-même du mal.
Vois ce conte plaisant pourvu que tu le lises
Tu reconnaîtras ta sottise
Dans ce portrait original.*

Lubin du grand Lucas jaloux jusqu'à la rage,
Ne pouvait voir à ce voisin
Arriver le moindre avantage
Que son cœur n'en conçût un envieux chagrin.
Il n'encensait les dieux, n'offrait des sacrifices
Que pour leur demander la perte de Lucas,
Et gémissait qu'à ses caprices
Le Ciel ne correspondait pas.
Tous bonheurs, disait-il, le suivent pas à pas,
Ses moissons sont amples et fortes,
Il a tant de raisins qu'il manque de tonneaux,
Chaque brebis lui fait une couple d'agneaux,
Mais plus que tout cela trois femmes lui sont mortes.
Quel plaisir pour Lucas et pour moi quel ennui !
Or un jour que sur la matière
Il était en chaude prière,
Apollon s'apparut à lui.
Que veux-tu ? dit ce dieu, dès longtemps je t'écoute,
Voyons si l'on te peut satisfaire aujourd'hui,
Pour contenter tes vœux je ne sais qu'une route,
Mais je me trompe fort si jamais tu t'en sers.
Ah ! telle qu'elle soit je la prendrai sans doute,
Répond Lubin, quoi qu'il en coûte,
J'accepte tous chemins qui me seront ouverts,
Et pour nuire à Lucas j'irais jusqu'aux enfers.
Sur un tel sentiment sans que ma bonté glose
A tes vœux, dit le dieu, je ne mets qu'une clause,
Si tu veux en subir la loi ;
C'est que de tous les maux dont tu seras la cause
Le double en même temps retombera sur toi.
Apollon quoi que bon prophète
Ne croyait pas un homme assez perclus de sens
Pour vouloir de la sorte à ses doubles dépens
Procurer les maux qu'il souhaite.
Mais il devina mal, et Lubin envieux
Pour éborgner Lucas voulut bien à soi-même
Dans les jaloux transports de sa fureur extrême
Se faire crever les deux yeux.



MORALE

il n'y a point d'aveuglement plus fou que celui
de l'envieux, qui n'hésite point de se procurer
du mal à soi-même, pourvu qu'il en procure à
celui qui est l'objet de son envie.

FABLE XXVIII



DE LA GRUE ET DU RENARD



Le Talion



Grus Vulpem, Vulpesque Gruem deludit. Utrumque
Sic vindicta juvat parque referre pari.



*Le Ciel interdit la vengeance,
Il veut qu'en souffrant une offense
L'esprit humilié dompte sa passion.
Cependant pour punir la fourberie, la malice,
N'est-il pas de quelque justice
De permettre le talion?*

Faisons la paix, fi de la guerre,
Dit madame la grue, au seigneur le renard.
Oui da, je le veux bien, répondit de sa part
L'animal, qui se croit le plus fin de la terre ;
Mais en faisant la paix, dit-il, il faut dîner,
Et c'est à moi d'en ordonner.
Or ce renard était de nature goulue,
Et ne voulait rien que pour soi :
C'était de plus un fourbe, et de fourberie connue.
Ainsi quoi qu'il promit d'agir de bonne foi,
Ce n'était à coup sûr que pour tromper la grue.
En effet, quand ce vint à dresser le brouet,
Mon drôle donne un coup de patte,
Et l'épanchant entier sur une assiette plate
Le lèche et le gobe à souhait,
Sans que le pauvre oiseau pût en prendre une goutte.
Le compère renard en riait dans son cœur,
Mais l'autre dans le sien disait, quoi qu'il m'en coûte
Je prétends à mon tour me moquer du moqueur.
Il eut dans peu raison. La fortune est volage,
Et malgré ses premiers progrès
Le renard fut forcé de demander la paix.
C'est à moi, dit la grue, à dresser le potage
En attendant que le traité
Soit arrêté.
Alors dans un bocal prenant son avantage,
Elle met, et la soupe, et la viande, et le pain ;
Aussitôt son grand cou s'allonge,
Et son bec jusqu'au fond se plonge,
D'où morceaux sont tirés pour assouvir sa faim.
Quant à maître Vulpin il léchait la bouteille
Ouvrant sans rien gober la gueule comme un four :
Eh bien ! cria la grue, aujourd'hui c'est mon tour,
Tu triomphais hier, Compère à la pareille.



MORALE

C'est ainsi que dans le monde, par la vicissitude
de la fortune, chacun a son tour, que celui qui
triomphe aujourd'hui et traite avec insolence un
ennemi abattu, est lui-même vaincu le lende-
main et traité de même.

FABLE XXIX



DU CERF ET DE LA BREBIS



La Promesse forcée



Libera cùm sit Ovis renuit vi solvere pactum.
Quæ timor exegit non sacra verba ligant.



*Ce qu'exige de nous la crainte
Ne peut lier celui qu'on force à l'obliger ;
La seule volonté libre peut engager,
Et jamais la contrainte.
Que maître l'esquipot, le rasoir à la main
Me dise fièrement me tenant à la gorge,
Jurez de me conter cent pistoles demain
Ou sur le champ je vous égorge ;
Sans hésiter un seul moment*

*Je jurerai sous tel serment,
Et pour le temps précis qu'il voudra me prescrire ;
Mais a-t-il achevé d'ébarber mon menton,
Loin que de ma bourse je tire
Argent pour lui conter, je prends un bon bâton,
Et sur son large dos étrillé d'importance
Cent coups bien assénés écrivent ma quittance.
Tels sont tous les serments que contre leur devoir
Font des peuples forcés par des lois tyranniques,
C'est ce qu'Ésope en ses Chroniques
Par ce conte nous fait savoir.*

Deux fois plus usurier que ne l'était Sénèque
Philosophe toujours fourrant écus au sac,
Et dont l'ample bibliothèque
Pour meuble principal avait un almanach.
Un cerf qui comme lui dans sa vaste opulence
Ne songeait tous les jours qu'à grossir sa finance,
En droiture ou subtilement,
Rencontrant la brebis lui dit, eh bien Commère,
Quand prétendez-vous donc que nous sortions d'affaire
Pour ces vingt setiers de froment ?
Vous êtes dure au paiement,
Et vous m'obligerez à faire
Ce que jusqu'à présent j'ai différé. Comment ?
Quoi donc ? dit la brebis, vous vous raillez Compère,
Jamais je ne vous ai rien dû ;
Dans ce moment un loup crotté jusque au cul,
Loup, huissier exploitant par toute la contrée
Qui venait de dresser certains procès-verbaux,
Faire commandements, attacher panonceaux,
Pour une première crieé,
Vint passer par hasard près des deux animaux.
Notre fripon de cerf qui roulait dans sa tête
Un tour qu'à la brebis il prétendait jouer,
Appelle le loup qui s'arrête,
Et lui dit, croirais-tu que cette bonne bête
Eût le front de désavouer
Ces vingt setiers de blé que suivant mon registre
Je lui prêtais dans son besoin ?
De ce prêt, dit le loup, ne fus-je pas témoin,
Et te faut-il un autre titre ?
Donne-moi seulement à faire ton exploit,

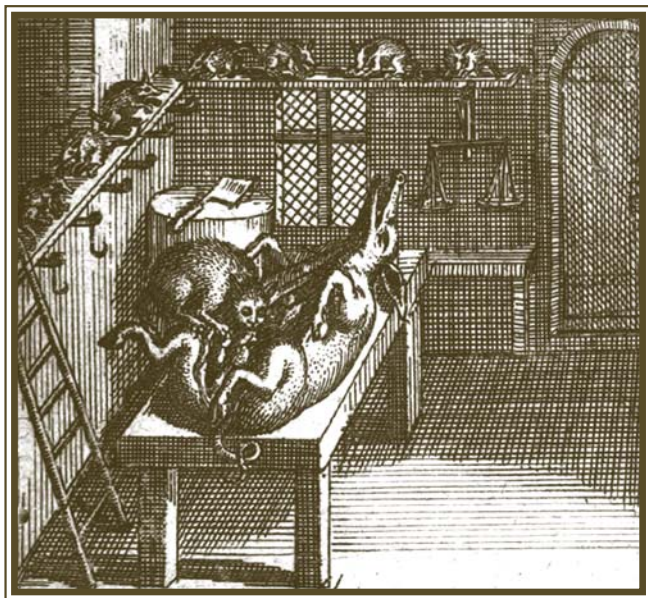
Et bientôt je remplis ton grenier ou ton coffre,
Ou du grain, ou du prix de ce qu'elle te doit.
Et bien ! reprit le cerf, tu vois bien ce qu'il m'offre,
Brebis, mon droit est clair, tu ne le peux nier,
Dis-moi quand veux-tu me payer ?
Mais... disait la brebis, point de *mais*, lui réplique
Le cerf, tout ce qu'on peut pour te favoriser
C'est de prendre du temps et n'en pas abuser.
Avec toi nettement en ami je m'explique ;
Promets-moi dans un mois de t'en acquitter bien,
Sinon de cet huissier crains demain la baguette.
La timide brebis quoi qu'elle ne dût rien
Devant le loup présent n'osa nier la dette,
Et promit tout ce qu'on voulut.
Mais quand après le terme échut,
Et qu'on vint la sommer de tenir sa parole,
Se mettant à couvert sous la garde du chien,
Allez, dit-elle, allez, ici je ne crains rien,
Jamais à ce voleur je ne dus une obole,
Monsieur l'huissier retirez-vous.
Mais vous l'avez promis, dit l'huissier, faribole,
Allez, toute promesse est, dit-elle, frivole,
Quand la peur l'exige de nous.



MORALE

Nous ne sommes jamais tenus, ni devant Dieu,
ni devant les hommes, des choses que la
contrainte et la violence exigent de nous, parce
que l'on ne peut s'engager que l'on ne soit en
état d'agir librement.

CONTE XXX



DU PAYSAN ET DE SON COCHON



Le Remède pernicieux



Ut vitet mures Porcum dedit edere Feli
Rusticus, est pejor sœpè medela malo.



*Esprit humain, que de travers
Tu te conduis en toute chose,
Par les moyens dont tu te sers
Pour arriver au but que ton cœur se propose,
Bien loin de réussir, que de fois tu te perds !
Lorsque tu crains un mal, dans le choix du remède
On te voit sans cesse abusé ;
Dans ses pressants besoins tel appelle à son aide
Un bras dont il est écrasé.*

*L'homme avec la raison s'égare
Plus qu'avec son instinct le plus lourd animal,
Et dans son jugement bizarre
Ses remèdes souvent sont pires que le mal.*

Un rustaud de qui la calotte
Couvrait une tête falote,
Voulut saler un porc pour passer son hiver ;
Il l'égorge, il le grille, et la peau bien grattée
Le corps pendu, le ventre ouvert,
Les intestins tirés et la fressure ôtée
Il restait pour la nuit de le mettre à couvert
Dans sa cabane maladroite
Il n'avait qu'une chambre étroite,
Et près d'elle un réduit en forme de cachot ;
Prends les pieds de derrière, et je prendrai la tête,
Dit-il à la grosse Margot,
Et là-dedans portons la bête.
Je crois, répond Margot, que tu n'y penses pas ;
Tu sais qu'un nombre affreux de souris et de rats
Dans ce lieu tant que la nuit dure
Tiennent chapitre général.
Veux-tu que ton cochon leur serve de pâture ?
Cherchons un autre endroit pour mettre l'animal ;
Avis de femme quoi qu'on tienne
N'est pas toujours hors de saison,
Le rustaud réfléchit et trouve que la sienne
A quelque sorte de raison.
Il met donc bas le porc et rêvant à la chose,
Après avoir bien ruminé,
Bien pesé, bien examiné,
Allons, dit-il, Margot, comme je le propose,
Je me moque, morbleu, des rats et des souris,
Portons là le cochon ; mais, dit la bonne dame,
Comment ? Ah que de bruit ! Mais encor ? Mais ma femme,
Une fois s'il vous plaît faites ce que je dis,
Contre messieurs les rats j'ai trouvé bon remède.
Puisque vous le voulez, dit Margot, je le cède,
Vous l'ordonnez et j'obéis.
Dans le bouge aussitôt le compagnon d'Ulysse
Est couché sur un ais que portaient deux tonneaux ;
Mais vous autres petits cerveaux,
En vain vous prétendez deviner l'artifice

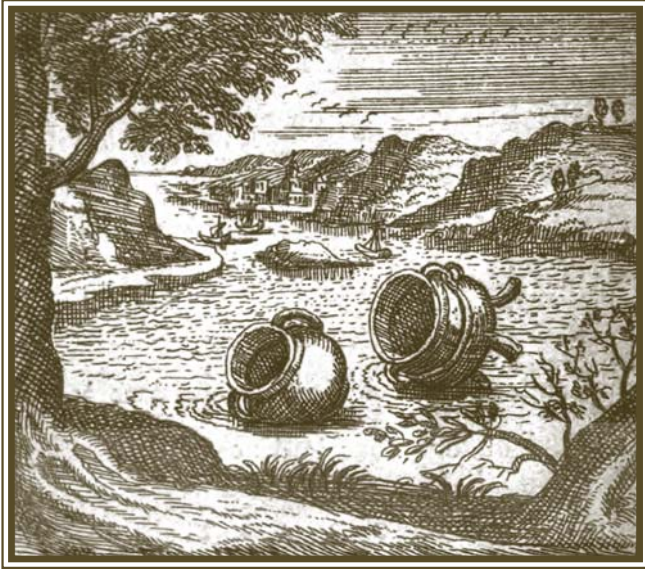
Qui garantit le porc de l'insulte des rats.
Notre homme avait chez lui deux forts et puissants chats,
Animaux à gueules avides
Dont la griffe subtile et les mortelles dents
Étaient l'horrible effroi des insectes timides :
Il en prend le plus fort et l'enfermant dedans,
Serre soudain sur lui la porte,
Et dit messieurs les rats, venez vous y frotter
A grignoter
Le doux lard de ma bête morte.
La chose faite il entre au lit,
Et de l'invention en secret s'applaudit,
Puis dort : tandis que le chat veille,
Au diantre si rat ou souris
Osa sortir de son taudis
Seulement le bout de l'oreille ;
Mais le chat qui n'était pas sot
Croyant qu'on l'eût mis là pour remplir sa bedaine
Fit du cochon si bon écot
Qu'il s'endormit enfin dessus, la panse pleine.
Le rustre en s'éveillant court à son animal,
Et jetant ses regards sur sa perte cruelle,
Qu'on a, dit-il, courte cervelle,
De chercher un secours pire que n'est le mal.



MORALE

Par ce conte, on se moque de ceux qui, pour
éviter un petit mal, se jettent dans un plus grand.
Ce qui n'arrive que trop souvent dans le monde.

FABLE XXXI



DU POT DE FER ET DU POT DE TERRE



L'Attaque téméraire



*Ferrea Testaceam frangit cùm tangitur Olla,
Majorem oppugnans sic minor obruitur.*



*L'on ne périt souvent que parce qu'on oublie
Le peu qu'on est au prix de ceux qu'on veut butter ;
Le vent passe léger sur le roseau qui plie,
Et renverse le pin qui veut lui résister.
En murmures choquants c'est en vain qu'on présume
Venger les coups qu'un grand su nous décocher :
Tel est le flot qui gronde, et se brise en écume
Contre le ventre d'un rocher.
Sous le sort, le faible succombe,
Sous le mauvais périt le bon,*

*Le vautour inhumain déchire la colombe,
Et le loup l'innocent mouton.
Des forces qu'on n'a pas quand on se préoccupe
Avec aveuglement on suit sa passion ;
Le pot de terre ainsi fut à la fin la dupe,
De sa vaine présomption.*

Pot de fer avec pot de terre
L'un sorti de la fonte et l'autre du potier,
Quelques jours chez un cuisinier
Vécurent en amis sans se faire la guerre.
Mais comme entre les gens de semblable métier
Par une pente naturelle
Accointance engendre querelle,
On les vit bientôt ennemis ;
Ce fut d'abord pour bagatelle,
Pour un rien, pour un mot mal entendu, mal pris ;
Car souvent grand débat qu'on pousse à la folie
A très petit commencement,
Témoin ce fameux seau pour qui si fièrement
Se bâtirent longtemps deux villes d'Italie.
D'un côté pot de fer poussé d'un noir chagrin,
Et tirant de sa force une vaine arrogance
Souffrait avec impatience
Que l'autre se dit son cousin,
Et pot de terre un peu mutin
Loin de céder avec prudence,
Caler la voile et filer doux,
A force de gronder redoubla le courroux
D'un ennemi dont la puissance
Le pouvait écraser du moindre de ses coups.
Faux rapports, fausse calomnie,
De ces gens qui se font un jeu
D'aller de tous côtés semer la zizanie
Vinrent encor verser de l'huile sur le feu.
Le moindre mot, le plus petit murmure
Avec malice rapporté
Et soigneusement commenté,
Par pot de fer était pris pour injure,
Et tant fut dit, et tant conté
Qu'ils en vinrent tous deux à publique rupture.
Chacun dans la cuisine avait ses partisans,
Pot de terre la poterie,
Et pot de fer la batterie,
De force et de puissance, amis bien différents.
Enfin pour décider la querelle fameuse,
Les deux chefs de parti se donnent le cartel,

Et tous les marmitons attentifs au duel
Se rangent pour les voir sur l'arène poudreuse.
Comme quand Énée et Turnus
Pour l'infante latine en champ clos se trouvèrent,
Dans un profond respect deux peuples retenus,
Furent les spectateurs des coups qu'ils se donnèrent.
C'est ainsi que l'on regarda
Dans des tourbillons de poussière
Ces deux pots qui partis du fond de la carrière,
Et clochant sur trois pieds vinrent *cahin-caha*.
Où cours-tu faible argile cuite ?
Arrête, ne va point de la dure marmite
Essuyer le terrible choc.
Tu ne m'écoutes point malheureux pot de terre ;
Va, tu périras comme un verre
Qui se fracasse contre un roc.
A force de boiter l'un et l'autre s'avance,
Et tous deux, front à front, rendus au petit pas,
Messire pot de fer avec un grand fracas
Choque de l'autre pot si rudement la panse
Que dès le premier coup il le met en éclats.
Il se brise, on le plaint, quel malheur ! Quel dommage !
Dit-on, le pauvre pot faisait si bon potage,
D'un si bon goût, d'un si bon sel,
Et bisques de toutes espèces ;
Fallait-il qu'un sort si cruel
Jusqu'à nos yeux le mît en pièces ?
C'est ainsi que publiquement
On plaint sa fatale aventure ;
Mais la plainte n'est pas pour lui soulagement,
Et ses tets ramassés mis dans la sépulture
On orne de ces vers son triste monument :
*Ci gît d'un frêle pot, le déplorable reste ;
Dont la catastrophe funeste
Apprend qu'il ne faut point, quelque vertu qu'on ait,
Qu'avec un plus puissant un faible se mesure.*
*Mortels, quand un plus grand vous hait,
Le mérite n'est pas une défense sûre.*



MORALE

La première maxime de politique qu'il faut savoir dans le monde, c'est que le fort détruit le faible ; et qu'ainsi c'est une témérité au faible de vouloir se mesurer avec un plus fort que soi, s'il ne veut périr et se détruire.

FABLE XXXII



DU LION ET DU RAT



La Reconnaissance



Quem Leo salvavit, Mus salvat deinde Leonem:
Sic fert majori sæpè pusillus opem.



*Heureux cent et cent fois heureux
Celui qui d'un cœur généreux
Met tout son plaisir à bien faire,
Et ne pratique point cet insolent mépris
Qu'ont ceux qu'un orgueil téméraire
Rend durs à l'égard des petits.
Tôt ou tard un bienfait produit sa récompense
Lorsque l'on y pense le moins,
Et malgré toute sa puissance
Le plus grand quelquefois trouve qu'en ses besoins
Il n'est si faible qui ne puisse
Rendre service.
Ce rat et ce lion en sont deux bons témoins.*

Messire le lion, prince de la Lybie,
Fatigué d'avoir pris corps à corps un taureau,
Et de ses grasses chairs la panse bien remplie
Ronflait profondément sur le bord d'un ruisseau.
Les animaux du voisinage,
Pour ne pas troubler son sommeil
S'étaient tous par respect dans un prochain bocage
Ecartés jusqu'à son réveil.
Mais de rats effrontés une indiscrete troupe
Qui jouaient à l'Abbé près du prince dormant
N'eurent pas même égard, et fort insolemment
Vinrent lui sauter sur la croupe.
Le lion dont le dos n'est point accoutumé
A caresses si familières
A travers ses rouses paupières
Sur eux lance un regard de courroux enflammé.
Au terrible coup d'œil du géant qui s'éveille
Les nains épouvantés cherchent à s'échapper,
On voit leur bataillon soudain se dissiper,
Et de tous un seul par l'oreille
Sottement se laisse gripper.
Pardon, dit le rat pris, voyant la mort certaine,
Pardon, mon seigneur et mon roi,
S'écria-t-il en pleurs, je ne vaux pas la peine
Que tu t'irrites contre moi.
Je sais, dit le lion, combien ta faute est grande,
Mais je te la pardonne, adieu, retire-toi.
Grand merci, dit le rat, Cibèle vous le rende,
Et chaque fois que vous menez son char
Ayez-vous un seau de nectar.
Ces mots furent suivis d'une humble révérence ;
Mais si par ce trait de clémence
Messire le lion fut un lion d'honneur,
Généreux, doux, bénin, le rat dans son espèce
Était malgré sa petitesse
Rat de bon sens et de grand cœur.
Mais d'une bête si petite
Que pouvait espérer le roi des animaux ?
Ah, tout doux, s'il vous plaît, chacun a son mérite,
Et vous l'allez voir en deux mots.
Grandeur n'est pas toujours exempte de disgrâce,
Et le lion donnant la chasse

A cerf que dans un bois il avait relancé,
Loin de prendre sa proie, il se trouva lui-même
Par un malheur extrême
Dans des filets embarrassé.
Pour se tirer d'intrigue en vain il se trémousse,
En vain il se débat, rugit et se courrouce ;
Plus ses efforts sont grands et plus il se voit pris,
Comme l'est un marchand brouillé dans ses affaires
Qu'un huissier en vertu de décrets consulaires
Dans la cage à boursier a mis,
Cage, gouffre d'horreur, cloaque de misères,
Dont tout le monde ne sait pas
Comme Alcipe rompre les lacqs.
Voilà donc le lion tombé comme une bête
Dans les rets malheureux dont il ne peut sortir.
Que faire ? Il donne en vain, et de queue et de tête
Et fait de ses soupirs tout le bois retentir.
Nul espoir apparent ne tempérait sa bile,
Quand le rat vint aux cris, et d'une dent subtile
Rompt le nœud qui tenait le filet accroché :
Puis dit au lion détaché,
Un bienfait est toujours utile,
Un rat te doit la vie et ce rat te la rend.
Qui fait bien trouve bien, c'est l'un des vieux proverbes,
Mais apprenez de là vous cœurs durs et superbes
Que le moindre mortel peut servir le plus grand.



MORALE

Cette fable nous fait connaître que la reconnaissance entre dans le cœur des plus petits, et qu'il ne faut point que les grands négligent de les obliger par un mépris de leur impuissance, puisqu'il n'y a si petit qui dans l'occasion ne puisse rendre un service signalé à un homme si grand qu'il soit.

CONTE XXXIII



DE JUPITER ET DES GRENOUILLES



Le Peuple fou



Exploso Ranis pro Rege Ciconia ligno
Mittitur, avertunt improba vota Jovem.



*Le peuple inconstant et volage
De son état présent n'est jamais satisfait :
Que le Ciel à son gré remplisse son souhait,
On le voit aussitôt d'une tête peu sage
Se plaindre et, mécontent de son destin heureux,
Former de nouveaux vœux.
Ont-ils un monarque paisible ?
Le repos les chagrine, ils veulent un brouillon.*

*Le Ciel leur donne-t-il un David invincible ?
Ils désirent un Salomon.
Rome a-t-elle des rois ? Elle veut être libre :
Puis lasse de sa liberté,
Elle demande à voir le Tibre
Enchaîné sous le joug de Jules révolté.
Peuples vivez contents de l'état où vous êtes,
Jupiter mieux que vous sait ce qui vous est bon ;
Et c'est sur vos légères têtes
Qu'Ésope dans ce conte écrit une leçon.*

Lassés de vivre en République
Les grenouilles un jour demandèrent un roi.
Un roi, dit Jupiter, pourquoi
Désirez-vous d'un joug peut-être tyrannique
Subir la rigoureuse loi ?
Ne le demandez point, grenouilles, croyez-moi :
Ainsi le bon Jupin s'explique.
Mais du sage refus la Nation se pique,
Et par de longs coassements
Redouble ses empressements.
Enfin le dieu se rend, et de sa main leur lance
Avec un grand fracas une poutre dans l'eau
Toutes au bruit prêtent silence,
Et viennent rendre hommage au monarque nouveau ;
Chacune après sa révérence,
Nageant à petits pas s'avance
Insensiblement vers le bois.
Dans un profond respect on voit d'abord ces bêtes
Toutes venir baissant leurs têtes
Comme mandarins siamois,
Et sur ce nouveau roi n'oser jeter la vue ;
Mais bientôt la verte cohue
Ne remarquant en lui, ni mouvement, ni voix
Fit au respect perdu succéder la colère,
Et toutes criant à la fois
Se rirent du roi débonnaire
Dont Jupiter avait fait choix.
Alors dans les airs se répandent
Nouveaux cris importuns, et toutes en demandent
Un plus vif et plus agissant.
Eh bien ! vous en aurez, bêtes trop imprudentes,
Répondit Jupiter, et vous serez contentes

De celui dont je vais vous faire le présent.
Quel fut donc ce présent que le dieu favorable
Suivant sa promesse leur fit ?
Ce fut à ce qu'Ésope dit,
Une cigogne insatiable
Qui leur fit bientôt éprouver
Tout ce que peut la tyrannie,
Et qui pour assouvir sa sale gloutonie
En dévorait autant qu'elle en pouvait trouver
Alors un nouveau cri du fond du marécage
Jusqu'au Ciel se décocha ;
Mais le bon Jupiter en dieu prudent et sage,
Les deux oreilles se boucha.
Allez, dit-il, peuple indocile,
Cessez d'importuner les dieux ;
Vous n'avez point voulu d'un roi doux et tranquille,
Gémissez sous le joug d'un tyran odieux.



MORALE

L'esprit inquiet des peuples, qui ne sont jamais contents du présent, est fort bien peint dans ces importunes grenouilles, et la leçon qu'on en doit tirer, c'est qu'il faut toujours vivre satisfait du gouvernement sous lequel Dieu nous a fait naître, parce que le changement en amène souvent un pire.

CONTE XXXIV



DU BERGER QUI CRIE À FAUX



Le menteur



Dum verè clamat, decepti sæpè recusant
Currere. Mendaci non adhibenda fides.



*L'homme se moque donc de nous,
Dit un jour à Momus Jupiter en courroux ;
Sans cesse il m'importune avec effronterie,
Et fait qu'il ait bon temps ou non,
Contre l'État présent toujours il se récrie,
Et le plus souvent sans raison.
Combien de fois courant à la voix insensée
Que vers les Cieux il a poussée
L'ai-je trouvé criant à faux ?*

*Mais aujourd'hui qu'il a de véritables peines,
Aujourd'hui qu'il se voit accablé de vrais maux,
Je ris de ses clameurs et de ses larmes vaines.
C'est fort bien fait à vous, dit d'un ton doctoral,
Le bon Momus ôtant sa toque ;
Il ne faut point souffrir que de nous on se moque ;
Et quand je vois d'ici ce menteur animal
Qui de là-bas se plaint quand il n'a point de mal,
Je crois voir le berger d'Ésope ;
La fable en est connue avec le sens moral
Que sous l'écorce elle enveloppe.
Quelle fable, reprit Jupiter ?
Faites m'en donc le petit conte.
Oui da, répond le dieu badin,
Voici ce qu'Ésope en raconte
Qui doit apprendre aux hommes sots
D'avoir pour le mensonge une langue moins prompte,
Et jamais ne se plaindre aux dieux mal à propos.*

Un berger à tête peu sage
Dans un vallon voisin faisait près d'un village
A son troupeau bêlant tondre le serpolet :
Ses moutons en repos paissaient l'herbe fleurie,
Tandis que des accords de son doux flageolet
Il repaissait sa rêverie.
Le jeune homme en cela ne manquait pas d'esprit,
Mais une fausse peur un certain jour le prit,
Et jetant ses regards sur la forêt prochaine
Il crut en voir sortir un loup,
Et le fat se mit tout à coup
A crier à perte d'haleine
Au loup, au loup, au loup : ce n'était rien pourtant,
Mais tout le village à l'instant
Court avec arme meurtrière
L'un d'un bâton ferré, l'autre d'un pic pourvu ;
Mais personne n'ayant rien vu :
Chacun revient dans sa chaumière.
Le berger qui les vit prompts à le secourir
Voulut s'en redonner encor la comédie,
Et dès le lendemain d'une voix plus hardie
Il se met à crier, et manants à courir.
Rien ne paraît, on se retire.
Quatre, cinq et six fois aux cris même concours,
On s'y laisse duper, mais à force de tours

On reconnut enfin que le fat voulait rire,
Et tous pour lui devinrent sourds.
Cependant un beau jour vint en effet la bête :
Qui se rua sur le troupeau,
A force de crier le berger rompt la tête
Aux habitants de son hameau ;
A l'aide Contandins, aux armes,
Leur disait-il, c'est tout de bon,
Au loup, vous dis-je, au loup, il emporte un mouton.
Mais il a beau crier, on rit de ses alarmes,
Et pas un ne bouge à ses cris :
Le loup revient, même manège,
Et le sot tous les jours voit quelque mouton pris.
Voilà quel est le conte, à qui l'appliquerai-je ?
A vous, peuples, qui non contents
Du bon temps,
A force de cris faux et de folles prières
Avez de Jupiter fatigué la bonté :
Aujourd'hui vous souffrez de toutes les manières,
Vous criez de nouveau, mais il n'écoute guère
Des cris dont il est rebuté.



MORALE

Lorsque l'on n'a pas de mal il ne faut pas se plaindre mal à propos, de crainte de rebuter le Ciel, et que dans nos véritables peines, nos cris ne soient point écoutés. Ce conte nous apprend aussi que celui qui est accoutumé à mentir, n'est plus cru lorsque même il dit la vérité.

FABLE XXXV



DU RAT DE VILLE ET DU RAT DE VILLAGE



La Vie tranquille



Inter Opes trepidus, rure hic contentus inopsque ;
Lautiùs hic ducit, tutiùs ille, dies.



*Les désirs, les troubles, les craintes,
Et mille soucis dévorants,
Sans cesse au faux bonheur des grands
Donnent de mortelles atteintes,
D'aucun plaisir tranquille ils ne peuvent jouir,
La mer au plus grand calme est pour eux orageuse,
Et leur félicité n'est qu'une ombre trompeuse.
Qu'on voit soudain s'évanouir.*

*L'unique pauvreté dont le sot s'épouvante
Vit exempt de trouble en vivant sans désirs,
Et dans un doux repos de soi-même contente
Goûte de solides plaisirs.*

Un rat de ville
Gros, gras, poli, friand, aimant les bons morceaux
Dans le fond d'une cave entre mille tonneaux,
Chez un riche épicier avait son domicile.
Dans un village assez voisin,
Il avait un bon vieux cousin,
Certain rat campagnard, et de plus son compère,
Qui s'étant autrefois tout jeune retiré
Dans le grenier d'un presbytère,
Vivait à petit bruit chez l'avare curé.
Le rat bourgeois, qui de sa vie
N'avait fait promenade aux champs,
Ne put un certain jour résister à l'envie
Qu'il eût de profiter des douceurs d'un beau temps.
Il part donc et s'en fut trouver dans le village
Son compère le bon manant,
Qui cherchait en se promenant
Quelques pelures de fromage.
Après les premiers compliments,
Les baisers, les embrassements,
Le manant glorieux d'une telle visite,
Le conduit droit à son grenier.
Lui fait voir son logis et sans façon l'invite
A prendre un repas cavalier.
Deux châtaignes demi-rongées,
Une coïne de lard et quelque peu de noix,
Pour tout festin sur un morceau de bois
Sont devant eux rangées.
Le bourgeois délicat peu content d'un régal
Si frugal,
Ne fait que grignoter d'une dent dédaigneuse,
Vante les doux repas qu'il fait chez l'épicier,
Et d'un si beau crayon lui peint sa vie heureuse
Qu'il l'engage à le suivre et quitter son grenier.
Les voilà donc tous deux partis de compagnie
Et tous deux arrivés dans la cave fournie,
De quoi se régaler à bouche que veux-tu.
Le manant aussitôt commence,

Par un gros jambon de Mayence
Jambon d'une chair tendre à percer d'un fêtu.
Mais la dent à peine y fut mise
Qu'on ouvrit la porte à grand bruit.
Le rat bourgeois aussitôt fuit,
Mais du rat campagnard grande fut la surprise,
Et de tous les côtés courant sans savoir où,
A la fin par hasard il se fourre en un trou.
L'homme sort et tous deux par un cri se rassemblent
Près d'un succulent parmesan.
On vient rouvrir, tous deux de nouveau tremblent,
Et le trou sauve encor notre rat paysan.
Dix fois prêts à manger, dix fois même épouvante
Les force à quitter le repas ;
Tantôt c'est le garçon, tantôt c'est la servante,
Et tantôt, qui pis est, les chats.
Serveur, serveur, dit le rat de village,
A tous vos mets délicieux :
Quoi ! sans cesse trembler ? J'aime mille fois mieux
Mon pain bis mes noix, mon fromage ;
Je préfère ma pauvreté
A votre abondance inquiète,
Et vais dans ma douce retraite
Trouver moins de richesse et plus de sûreté.



MORALE

La tranquillité de la vie dans une retraite douce avec peu de bien est incomparablement plus agréable qu'une grande abondance de richesses au milieu du trouble et des inquiétudes ; et puisque la félicité de la vie ne consiste que dans le repos de l'esprit, elle ne peut être heureuse dès qu'elle est agitée des tempêtes inséparables des grands biens.

FABLE XXXVI



DE LA FOURMI ET DU RAMIER



Le Service rendu



Quæ servata priùs, servat formica Palumbum ;
O felix grato qui benefecta locat.



*On voit dans le siècle où nous sommes
Moins de vrais amis que de faux ;
Et le bienfait se perd plus souvent chez les hommes
Que chez les animaux.
Mais parmi tant d'ingrats, quelquefois il s'en trouve
De la pâte qu'il faut pour faire des amis ;
Et c'est au besoin qu'on éprouve
S'ils tiennent ce qu'ils ont promis.*

Un soir une fourmi lassée
D'avoir durant le jour voituré du froment,
Pour étancher la soif dont elle était pressée,
Aux bords d'un clair ruisseau s'était fort proprement
Sur un bout d'écorce placée :
Mais s'étant par malheur un peu trop avancée
La caboche emporta le cul,
Et sans que la pauvre eût bu
La voilà dans l'eau renversée.
De boire elle n'eût plus, croyez-moi, la pensée ;
Autre chose l'inquiétait.
Sans se troubler pourtant elle nage et s'efforce
De regimber sur son écorce,
Et déjà presque y remontait,
Quand par un coup de vent de ce port écartée
Soudain en pleine mer elle se vit jetée.
En vain elle combat les flots,
En vain ses yeux mouillés se tournent au rivage,
Elle sent succomber sa force et son courage
Sous l'onde qui déjà lui passe sur le dos.
Rien ne flattait son espérance
Et prête de passer sur le lugubre bord
Ses yeux étaient troublés de l'horreur de la mort,
Quand par un coup de providence
Des branches d'un peuplier qui couvrait le ruisseau,
Un ramier secourable à la petite bête
Rompt du bec un tendre rameau
Qu'il jette et fait tomber rasibus de sa tête.
A l'accrocher l'insecte prête
Fit si bien à force de bras,
Qu'elle grimpa dessus et n'en démarra pas.
Un vent frais aussitôt s'élève
Qui de bouline la poussa
Jusqu'au rivage, où sur la grève
D'un prompt saut elle s'élança.
La voilà donc sauvée, un ingrat à sa place
Aurait tout sur le champ oublié ce bienfait ;
Mais d'un bon cœur jamais un plaisir ne s'efface,
Et la petite bête avait le sien mieux fait.
La voilà donc enfin du naufrage échappée
Comme le Tekeli du lacet ottoman,
Quand par de faux avis la porte étant trompée,

Il eût vu sa trame coupée,
Si le soleil François n'eût lui dans le divan.
A peine la fourmi fut-elle sur la rive
Que promenant partout une vue attentive.
Elle remarqua tout auprès
Un certain oiseleur qui tendait ses filets,
Filets tendus avec adresse,
Et qu'elle voit avec tristesse
A prendre le ramier tout prêt.
Quoi donc ce bon oiseau m'aura sauvé la vie,
Dit-elle, et je pourrais souffrir
De voir jusqu'à mes yeux sa liberté ravie ?
Non, non, il faut la secourir
Ou périr.
Mais que peut, dira-t-on, une si mince bête ?
Quoi contre un homme une fourmi ?
Et que ne peut-on point quand on s'est mis en tête
Quelque petit qu'on soit de servir un ami ?
Faute de force il faut employer la prudence,
Prudence vaut la force, et je n'en manque pas.
Elle dit, et soudain sans bruit, au petit pas
Vers l'oiseleur elle s'avance,
Et de son cuisant aiguillon
Vivement le pique au talon.
Du trait dont la douleur le frappe
Il lâche le filet, et le ramier échappe.
C'est ainsi que sensible aux services reçus
Un esprit généreux les paie avec usure
Albionite ingrat, Ésope là-dessus
Vous eût fait de son temps une rude censure.



MORALE

Rien n'est si juste que la reconnaissance, et rien de plus injuste que l'ingratitude. Un cœur généreux ne perd pas une seule occasion de payer un bienfait qu'il a reçu, et plutôt il s'en acquitte, plus il montre qu'il a mérité le plaisir qu'on lui a fait.

CONTE XXXVII



DU CHIEN ET DU VOLEUR



Le Valet fidèle



Respuit oblatam Canis hic Latratibus offam :
O felix similis si tibi servus erit.



*Rencontrer sous sa main domestique fidèle,
Exact, vigilant, plein de zèle,
C'est un des grands trésors qu'un homme puisse avoir.
Combien en trouve-t-on à la cuisine avides
Mais négligents dans leur devoir,
Et souvent ingrats et perfides ?
Le bon toujours les yeux ouverts
Veille nuit et jour pour son maître,
Et toujours tel qu'il doit paraître*

*Sur le service dû ne prend point de travers,
Caresse les amis et se garde du traître
Qui voudrait l'engager dans ses desseins couverts.
Tel est un bon valet, semblable
Au chien fidèle de la fable
Que vous allez lire en ces vers.*

Certain vieillard à barbe grise,
Riche à sacs entassés au fond d'un coffre-fort,
Avait jeune femme bien mise,
L'œil friand, le teint vif, un bon air, un grand port.
Ainsi craignant double surprise
Il se gardait également,
Et du rusé voleur et du subtil amant.
De tous les deux pour se défendre
Sitôt que commençait la nuit
Il plantait à sa porte un dogue bien instruit
A ne se pas laisser surprendre.
Dogue fort peu civil à passants inconnus
D'une veille incommode et d'une œillade dure,
A ceux qui par chemins cornus
Vont chercher nocturne aventure,
Soit sous l'auspice de Mercure,
Soit sous l'auspice de Vénus.
Un soir que ce dogue fidèle
Faisait exacte sentinelle,
Il vit à pas de loup venir à lui fort tard
Certain homme inconnu que plus il examine
Plus il reconnaît à sa mine
Homme cherchant quelque hasard :
Le nez enveloppé d'un manteau d'écarlate,
Droit au chien qui se dresse il marche en tapinois,
Et pour prévenir ses abois
L'aborde, le caresse, et de la voix le flatte :
Cher ami, lui dit-il, d'un ton plus radouci
Que n'est celui d'un hypocrite,
Que du suc de la lèche-frite
Ton ventre soit toujours farci,
Et que le Ciel à ton mérite
Donne sans cesse une marmite
Telle que dogue peut jamais la souhaiter.
Depuis longtemps j'ai dans la tête
De te faire un présent honnête,
Et par mon pâtissier je t'ai fait apprêter
Ce gâteau merveilleux pour le jour de ta fête.
Jamais le dogue de Pluton
Fort amoureux de friandise
Quoi que Virgile nous en dise

Des mains du Phrygien n'en reçut un si bon.
Toute la grâce que j'espère
C'est que sans avertir Lucas
Tu permettes que de ce pas
Je me glisse sans bruit auprès de ma commère ;
Et compte que toutes les fois
Que tu voudras pour moi suspendre tes abois,
Je te régalerai de la belle manière.
Parbleu, répond le chien, tu ne l'entends pas mal,
Quand tu crois avec ton régál
Endormir une sentinelle ;
Va, va, rengaine ton gâteau ;
Si Cerbère pour un tourteau
A son maître Pluton fut jadis infidèle,
Tant que du bonhomme Lucas
La soupe remplira ma panse,
Il peut dormir en assurance,
Et fier à mes soins sa femme et ses ducats.
Ou galant, ou filou va-t-en te faire pendre.
Mais si tu me voulais entendre,
Disait l'amant, c'est pour ton bien ;
Non, Monsieur, non, répond le chien.
Mais de grâce, reprit le drôle.
Non, vous dis-je, Monsieur, et je n'en ferai rien,
Décampez. Mais mon cher encore une parole.
Temps perdu, temps perdu, Monsieur le patelin,
Tout ce que vous contez ce n'est que faribole,
Retirez-vous, vous dis-je, ou mes abois enfin
Vont sur vous sonner le tocsin.
Pensez-vous qu'un gâteau me rende le cœur tendre ?
Plus on croit m'ébranler, plus je suis affermi,
Et les présents d'un tel ami
Ne sont faits que pour nous surprendre.



MORALE

De tout temps, la perfidie des valets a fait dire
qu'on avait autant d'ennemis que de domestiques,
parce que peu de valets ont les qualités nécessaires
pour bien servir : elles se rencontrent toutes dans
ce chien et se réduisent à la vigilance, à l'exacti-
tude et à une fidélité inébranlable ; c'est ce que
nous devons souhaiter dans nos domestiques et
c'est ce que nous y rencontrons peu.

FABLE XXXVIII



DE L'AIGLE ET DU CORBEAU



L'Entreprise impossible



Fortis Ovem rapuit Jovis ales, idem improbe tentas,
Sta Corve, & vires noveris antè tuas.



*La belle chose que d'apprendre
Ce qu'on peut ou qu'on ne peut pas ;
Et qu'on se donne d'embaras
Sitôt qu'on veut trop entreprendre.
Macer veut bâtir un palais
A celui de Nestor semblable ;
Il emprunte partout et quinze contrats faits
Dans ses bâtiments imparfaits
Le rendent gueux et misérable.
Alcidor, amant de Cloris,
Pouvait de ses pompeux habits*

*Soutenir la dépense vaine ;
Il la quitte, et Robin va la prendre à son tour ;
Mais, avec sa jaquette il n'a pour cet amour,
Ni les reins assez forts, ni la bourse assez pleine.*

Une aigle, on sait qu'elle a dures griffes aux doigts,
Le corps puissant et l'aile forte,
Et que dans les airs elle emporte
Des butins d'un terrible poids.

Une aigle donc un jour en partant de son aire
Où croissaient six petits gloutons,
Fut chercher de la proie, et vit sur la bruyère
Pâître un troupeau de gras moutons.
De l'œil elle marqua le plus gros de la troupe,
Fit un cercle dans l'air, et fondant sur sa croupe,
Le saisit de la griffe, et l'enleva soudain ;

Puis charriant sa riche proie
Elle s'en fut pleine de joie,
De ses jeunes aiglons rassasier la faim.
Un corbeau qui vit ce manège
Dans son petit cerveau raisonnant comme un fat
Crut qu'il aurait le privilège
De se donner ébat.

N'ai-je pas ongle et bec, dit-il, et ne pourrai-je
Comme l'aigle enlever de dessus ces sillons
De quoi nourrir aussi mes petits corbillons ?

Sur une brebis assez grasse
On l'aperçut fondre à ces mots :
Mais il était trop faible et l'animal trop gros,
Et plus il fait d'efforts, plus le fat embarrasse
Ses pieds entortillés dans la laine du dos.
Il eut beau croasser et bien battre de l'aile,
Appelant au secours ses amis à grands cris ;
Le vigilant berger qui faisait sentinelle
Court, le prend et lui dit, qui pensait prendre est pris.
Pauvre sot qui voulez vous égaler à l'aigle,
Vous êtes un plaisant oiseau.
L'aigle le fait, est-ce une règle
Pour un imbécile corbeau ?



MORALE

Il ne faut pas que l'exemple de ceux qui peuvent plus que nous, nous porte à entreprendre des choses qui sont au-dessus de nos forces. Ils réussissent et nous succombons parce que nous n'avons pas la même puissance pour arriver au même succès.

FABLE XXXIX



DE L'ESCARBOT ET DE L'AIGLE



L'Appui étranger



Dum pennis Aquilæ fudit Scarabeus, in altum
Et simul evehitur sed simul inde ruit.



*D'un désir trop ambitieux
Evite sagement la dangereuse amorce,
Son attrait est pernicieux ;
Et qui sans ailes et sans force
Sur un dos étranger croit se guinder aux Cieux
Risque de haut la culbute,
Et de son vol audacieux
N'a souvent pour tout fruit qu'une honteuse chute.
Le sage sans compter sur le secours d'autrui*

*Ne fait que ce qu'il peut et le fait parfois même,
Au lieu que l'imprudent dans son audace extrême
Ose tout hasarder sur un frivole appui.
Laisse donc, excrément de la plus sale terre,
Escarbot qui ne peut voler,
Laisse l'air à l'oiseau qui brave le tonnerre.
Mais dans ce conte Ésope a beau te rappeler,
A ses cris ton oreille est sourde,
Tè voilà dans les airs, eh bien ta chute lourde
Instruira l'imprudent qui te veut ressembler.*

Un escarbot dont la roture
Egalait à peu près celle d'un gros fermier,
Mais qui sous quadruple serrure
N'enfermait pas si gros denier,
Après avoir longtemps roulé sur un fumier,
Et fait sa plus sale pâture
Des sucres qu'il tirait d'un bourbier,
Fut chagrin de se voir casanier dans l'ordure,
Tandis qu'élevé dans les airs
L'aigle allait glorieux se mêler aux éclairs.
Pourquoi, disait-il, en soi-même
Me réduire toujours à rester ici-bas ?
Comme l'aigle ne puis-je pas
Percer des airs franchis la région suprême,
Et m'aller mettre entre les bras
De celui qui du Ciel porte le diadème ?
Ainsi parlait maître escarbot,
Semblable à ce pitaud qui chauffé d'un sabot,
Veut qu'Ésope à la cour le fasse connétable ;
Ou comme à Rome un clerc fort mal endoctriné
Qui se flatte déjà d'être un sujet papable,
Quoi qu'à peine de noir il soit ensoutané.
Ce dessein fiché dans sa tête
Il ne s'agissait plus que de l'exécuter ;
Mais en vain la sordide bête
Sur ses noirs ailerons aurait voulu conter.
La nature à d'autres usages
A réservé ces cartilages
Où comme en un étui son corps est emboîté.
Que faire donc ? Enfin s'étant bien consulté
Il voit accroupi sur le sable
Un aigle qui tenait des moutons en échec,
Et qui se préparant à ce mets délectable
De l'ongle s'écourait le bec,
D'un jeune procureur imitant la coutume

Qui voyant arriver à l'étude un client,
Taille tout de nouveau sa plume
Pour l'égorger plus proprement.
L'escarbot doucement s'avance,
Monte et s'attache sur son dos.
Cependant le berger détourne ses troupeaux,
Et l'aigle dans les airs s'élance.
Oh ! qui pourrait conter ce que l'insecte vit,
Que d'objets inconnus offerts à son esprit !
Déjà son œil confond les campagnes fertiles
Avec les rochers hérissés,
Et les hommes apâtés.
Lui semblent des fourmis qui rampent dans les villes.
Orgueilleux d'un destin qui l'élève si haut,
Il ne pensait rien moins qu'au faut,
Qu'à de tels avortons la fortune prépare.
Tel un maître faquin qu'un caprice bizarre
A sous l'ombre d'un grand sans mérite élevé,
Gonflé de son bonheur, et s'aveugle, et s'égare,
Sans songer au revers qu'il ne soit arrivé.
Ainsi notre escarbot rempli de sa fortune
En se voyant si haut juché
Croit dans l'empire de la lune
Déjà posséder un duché ;
Lorsque par maligne aventure
L'aigle fendant les airs, l'aigle son seul appui
Sentit soudain fondre sur lui
L'hippogriffe à la griffe dure
Son fier et mortel ennemi :
Pour terminer leur vieille guerre,
L'un et l'autre joua du bec et de la serre,
Et l'aigle fut enfin battu ;
Mais dès le premier choc l'escarbot abattu
Dit en dégringolant à terre,
On ne doit se fier qu'à sa propre vertu.



MORALE

Lorsqu'un homme sans mérite propre est élevé
à la fortune par l'appui d'un autre dont il dépend
uniquement, il ne manque jamais d'être entraîné
dans le précipice par la chute de celui qui le sou-
tient.

CONTE XL



DU PAON ET DE JUNON



Le Souhait impertinent



Dulce petit Philomelæ ales Junonia melos,
Sic tua contemnens cur aliena cupis ?



*Comme il plaît à la providence
Tous les talents sont partagés :
Turenne à commander les bataillons rangés
Avait profonde expérience,
Colbert exact et net entendait la finance,
Et Talon se connaît en procès bien jugés.
Bourdaloue est en chaire un foudre d'éloquence
Qui perce le cœur le plus dur,
Et Vauban voit à peine un mur
Qu'il en sait d'un coup d'œil l'attaque et la défense.*

*Mortel si tu n'as pas au gré de ton souhait
Quelque talent qu'un autre aura de la nature,
Faut-il que ton cœur en murmure ?
Contente-toi du tien. Si tu n'es satisfait,
Lis ce conte qu'Ésope a fait,
Et tu trouveras ta peinture.*

L'oiseau dont la reine des dieux
Se fait un superbe attelage,
Et qui sur un pompeux plumage
Du sot Argus porte les yeux.
Je veux dire le paon plus friand qu'on le loue
Que ne l'est de ses vers un poète entêté,
De sa queue étalait la roue,
Et se mirait dans sa beauté.
Ce n'était point à tort, nul oiseau dans le monde
Ne porte un habit mieux brodé,
Et si c'est là-dessus que son orgueil se fonde
Il ne peut être mieux fondé.
Les deux jeunes **, fillettes fort chéries
Plus aimables que les amours,
Et que l'on voit aux Tuileries
Aux dépens du renard traîner dans les beaux jours
Le brocard d'or et le velours,
Etincelant de pierreries
Avec tous leurs riches atours
Sont moins lestes et moins fleuries.
Cet oiseau devait donc de son sort éclatant
Être content.
Mais plein contentement git-il dans la cervelle
D'une bête mortelle ?
Un jour que par hasard il s'approcha d'un bois
Un petit rossignol à sa petite femme
D'une mélodieuse voix
Contait son amoureuse flamme.
Son flexible gosier par cent tons différens
Répandait dans les airs de vives sérénades,
Les satires charmés, les faunes, les dryades,
Étaient tous attentifs aux accords surprenants
D'une voix par l'amour tendrement échauffée,
Et l'écho même n'osait pas
Hasarder de répondre aux refrains délicats
De ce petit Orphée.
Doux objet de mes feux dont j'adore la loi,
Disait dans son jargon ce mâle à sa femelle,
*Je ne trouve que toi de belle,
Non je ne puis aimer que toi ;*
Mais hélas ! seras-tu toujours tendre et fidèle,
Doux objet de mes vœux, crois-moi,

Je ne trouve que toi de belle.
Le paon l'entend, l'écoute, il s'arrête, et jaloux
D'un chant si délicat, si doux,
Ne compte plus pour rien sa queue et son plumage,
Et poussant vers Junon un lamentable cri ;
Quoi ! dit-il, moi qui suis ton plus cher favori,
Moi, parmi les oiseaux qui suis ton seul partage
Faut-il qu'un rossignol qui n'est presque qu'un rien,
Ait sur moi de la voix un si grand avantage,
Faut-il que je souffre l'outrage
De lamenter si mal quand il chante si bien ?
De grâce puissante déesse,
Si je plais encore à tes yeux,
Si tirant ton char glorieux
J'ai de ton cœur divin mérité la tendresse,
Daigne adoucir ma voix et change la rudesse
De mes lugubres cris en tons harmonieux.
Es-tu fou de te mettre en tête,
Lui répondit Junon, un semblable souhait ?
Tais-toi, paon, tu n'es qu'une bête,
Et tu dois être satisfait
Du partage éclatant que Jupiter t'a fait.
Quoi ! n'est-ce pas assez, ingrat, que la nature
T'ait rendu le plus beau d'entre tous les oiseaux ?
Chacun a ses talents, chacun a ses défauts ;
De ta superbe queue, admire la peinture,
Vois ces miroirs brillants, ce bel or, cet azur,
Qui répand un éclat, et si vif, et si pur,
Cette taille, ces yeux, cette pompeuse aigrette :
Il est vrai que le rossignol
A pour tout avantage une voix douce et nette,
Qu'il peut en bécarre et bémol,
Pousser en l'air sa chansonnette ;
Mais, faut-il en être envieux ?
C'est ainsi que mortel jamais ne se contente ;
En vain notre bonté croit combler son attente ;
Plus on lui donne, et plus il en demande aux Cieux.



MORALE

Un seul homme ne peut pas posséder tous les talents, Dieu les distribue comme bon lui semble, et chacun doit se contenter de celui que la nature lui a donné, le faire valoir et ne point envier celui des autres.

FABLE XLI



DU FIGUIER FOUDROYÉ



La faux Ami



Fulminibus Ficus icta tremuit, fugiuntque volûcres.
Tempora si fuerint nubila, solus eris.



*Tu te moques, mon cher Damis :
Pouvais-tu te flatter de trouver des amis,
Pour te prêter la main au fort de ta disgrâce ?
Crois-tu dans les malheurs qu'il en soi de constants ?
Jouissons-nous de la bonace ?
Chacun veut avec nous profiter du beau temps,
On vient nous accabler de devoirs éclatants,
Et nos salles souvent n'ont pas assez de place
Pour tenir de ces courtisans
La foule qui nous embarrasse,
Mais voit-on s'élever un vent qui nous menace,
Tout fuit, et l'on nous laisse avec notre vaisseau*

A la merci de l'eau.

*En vain à son secours notre voix les appelle,
Pas un seul ne la veut ouïr ;
Le lâche nous est infidèle
Et l'ingrat va souvent jusque à nous trahir.
Voici de ces amis un assez bon modèle.*

Un figuier des plus beaux qui se virent jamais,
Chargé de fruits sucrés et d'un sombre feuillage,
De ses rameaux touffus ombrageait le rivage
D'un ruisseau qui coulait entre des gazons frais ;
De ses bras étendus l'attrayante verdure
Offrait aux oiseaux d'alentour
Une agréable couverture.
C'était du peuple ailé l'ordinaire séjour :
Ceux-ci venaient pour y faire l'amour,
Ceux-là pour y chercher une douce pâture,
Et jamais favori dans son plus heureux jour
Ni ne fit si belle figure
Ni n'eut une si grosse cour.
Le miel qui distillait des savoureuses figes,
Nourrissait à plaisir les grasses bécafignes,
Mille autres fourrageurs toujours de faim pressés,
Béquetaient le fruit délectable,
Et si l'arbre fécond leur fournissait la table
Ils trouvaient leurs buffets dressés
Dans l'humide cristal qui roulait sur le sable.
Aux dépens de l'arbre opulent
Tous ces oiseaux dans l'affluence
Ne pensaient tout le jour qu'à sauter en cadence,
Chanter, dormir à l'ombre, et d'un mets succulent
Se remplir la petite panse.
Comme amis ou valets de riches favoris
Qui profitant du sort de leurs maîtres habiles
Roulaient carrosse dans Paris,
Et dans la bombance et les ris
Passent des jours doux et tranquilles.
Ainsi tous ces ailés fripons
Se disaient du figuier amis inséparables,
C'était à qui par ses fredons
Célébrerait plus haut ses vertus admirables ;
Et tous avec ferment protestaient à l'envi
De vivre et mourir avec lui.
Rien si commun que de promettre
Service, amour, tendresse, aux gens de la faveur ;
Mais bien fou qui prend à la lettre

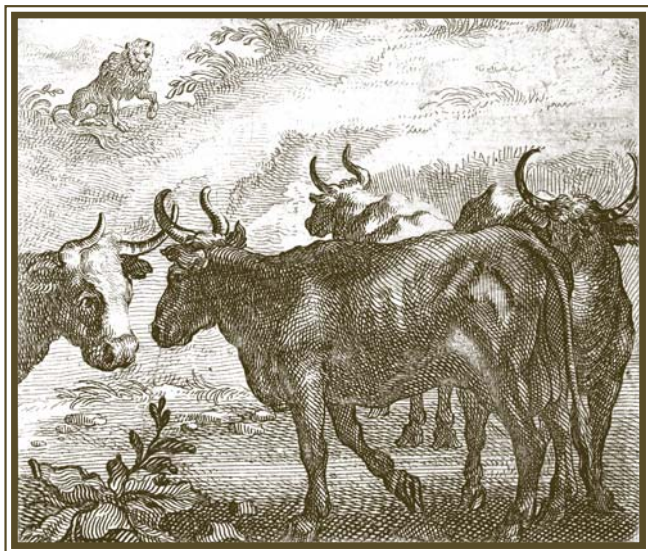
Tous ces faux compliments qui partent peu du cœur.
Un fougueux tourbillon qui devance un orage
Au-dessus du figuier épaissit un nuage,
Le tonnerre gronde en ses flans,
Et les subtils éclairs dont la nue est crevée
Jetant par tous ses feux brillants
Ouvrent la porte aux eaux dont la terre est lavée.
Le figuier étonné tremble au terrible bruit,
Et les oiseaux voyant pendre à plomb sur sa tête
La foudre à tomber toute prête,
Chacun songe à plier son bagage, et s'enfuit.
Enfin la foudre tombe et le soufre consume
Le feuillage et les fruits dont l'arbre était fourni,
Et d'un figuier si bien garni
Elle ne laisse plus que le vieux tronc qui fume.
Mais quand le misérable fut
Dépouillé de biens et de gloire
Au diantre l'oiseau qui voulut
Se percher sur sa branche noire.
Quoi ! disait s'envolant loin des tisons affreux
Un certain vieux pivert à tête surannée,
Quittons, quittons cet arbre ; il est haï des dieux,
A leur mauvaise destinée
Il faut laisser les malheureux.
Tant qu'ils ont eu des biens en abondance
C'était un plaisir d'en user ;
Mais s'ils tombent, faut-il qu'une sottise constance
De leurs astres malins prêts à nous écraser
Attire sur nous l'influence ?
Etre ami, c'est bien fait, tant qu'amis ont du bien ;
Mais je les plante là sitôt qu'ils n'ont plus rien.
Tel fut le beau discours du pivert infidèle,
Et puis soudain à tire d'aile,
Tous les autres oiseaux s'enfuirent avec lui.
Oh ! combien de piverts trouve-t-on aujourd'hui !



MORALE

Rien de si commun dans le monde que l'inconstance de ces faux amis qui adorent un homme dans la fortune, et qui l'abandonnent dès qu'elle lui est contraire : tout le monde blâme cette infidélité, et cependant il n'y a presque personne qui n'y tombe.

FABLE XLII



DU LION ET DES TAUREAUX



Le Divorce



Divisit vicitque Leo certamine Tauros ;
Quod tu vi nequeas, aggrediare dolo.



*Maris qui prenez feu sur la plus faible amorce ;
Femmes qui ne parlez que de vous séparer ;
Fous qu'un fin procureur qui veut vous dévorer
Plonge dans un affreux divorce ;
Frères qui bien loin d'être unis,
Ecoutez les suppôts de Madame Justice,
Et vous plongez au précipice
Que vous ouvre un funeste avis :
Peuples qui bien d'accord pouviez sans crainte vivre
Riches tranquilles, glorieux,
Et mépriser l'effort de cet ambitieux*

*A qui la discorde vous livre.
Enfin, vous tous, mortels que la dissension
Rend de vos ennemis la proie,
D'un conte à qui jamais ne fut donné le nom
De conte de ma mère l'Oie,
Ecoutez, s'il vous plaît, la sage instruction.*

Quatre taureaux plus gras que porcine la grosse,
Que dans Vincennes ou dans le cours
On voit en habit de velours,
Elle seule remplir tout le fond d'un carrosse,
Ou qui voulant à pied sortir de sa maison,
Sur ses deux hanches balancée
D'une marche lente et forcée,
Rampe, traînant son cul comme fait un oison :
Ces taureaux donc plus gras que la grosse porcine,
Voyant certain lion d'un gosier affamé
Et de dures griffes armé,
De loin les menaçant d'une dent assassine,
Tinrent prudent conseil et conclurent entre eux
Ligue offensive et défensive.
Amis, dit l'un, s'il nous arrive
Que cet ennemi dangereux
De notre pâturage ose franchir les bornes,
Il faut d'un courage invaincu,
Nous mettant tous cul contre cul,
De quelque part qu'il soit lui présenter les cornes.
Le conseil était bon : le lion dans le pré,
Pour croquer les taureaux vint la gueule béante ;
Mais de leur bataillon carré
Le front de tous côtés aussitôt se présente.
Compère le lion rôdant tout à l'entour,
Reconnaît, considère, examine la troupe :
Mais il a beau tourner, pas un ne lui fait jour,
Pas un ne lui tourne la croupe :
Confus de ne pouvoir forcer la légion,
C'est en vain, disait-il, que je voudrais y mordre :
Et leur invincible union
A mis partout un trop bon ordre,
Pour en venir à bout il faut les diviser.
C'est ainsi qu'Aliger, d'un avide génie,
Rencontrant un époux à son épouse unie,
Pestait de ne pouvoir dans leur bourse puiser ;

Mais enfin a tant fait par sa fine pratique,
Qu'en les désunissant il gruge la boutique
Du sot qui se laisse abuser.
Ainsi maître lion roula dans sa cervelle
Tant et tant de moyens pour brouiller les taureaux,
Qu'enfin certain brouillon donnant dans ses panneaux
Naquit entre eux grosse querelle ;
Et quoi que le plus vieux sut à tous remonter,
Chacun voulut à part s'en aller pâturer.
Bien profita de leur divorce
Leur ennemi toujours au guet :
Le premier contre lui veut mesurer sa force,
Et succombe croqué comme un tendre poulet :
Un autre à son aspect sent mollir son audace,
Et veut s'enfoncer dans un bois ;
Mais le vainqueur qui suit sa trace,
L'atteint, et d'un seul coup le mettant aux abois,
L'étrangle, le déchire et soudain le dévore.
Son frère eut un semblable sort.
Et celui qui restait encore
Ne fit en esquivant que différer sa mort :
Tous sous sa dent victorieuse,
Tombèrent tour à tour par leur division.
Oh ! qu'une famille est heureuse
Quand Maître Chicanoux n'en rompt point l'union.

FABLE XLIII



DU RENARD ET DU BUISSON



La Confiance trompée



Dum fugit ora Canum Vulpes malè vepribus hæret :
Nascitur inde malum, quæritur unde salus.



*Dans le choix des secours, ce n'est pas peu de chose
Que d'adresser heureusement :
Tél que pour ami l'on suppose,
Montre dans le besoin qu'il ne l'est nullement.
Souvent même il arrive en mauvaise aventure,
Qu'on en est quitte à bon marché :
Quand de quelqu'amère piquûre,
Par de tels faux amis on n'est point écorché.
On rencontre en effet des âmes si bazines,
Qu'au lieu de trouver dans leur sein
Un asile qu'on croit certain,*

*On n'y trouve que des épines,
Comme fit ce renard dont mes rimes badines
Vont vous apprendre le destin.*

Suivant les bons avis de la sage belette
Qui sut si bien le conseiller,
Maître croque-poulet par l'ouverture étroite
S'était enfin sauvé du triste poulailler :
Car tandis qu'auprès de la porte
La commère lui fit inutile sermon,
Ce renard fit digestion ;
Et le ventre un peu vide, il se poussa de sorte
Qu'enfin il sortit de prison.
C'était avoir ville gagnée ;
Mais la maligne destinée,
Qui souvent malgré nos projets
Se plaît à nous mener de tempête en tempête,
N'avait pas sur la pauvre bête
Encore épuisé tous ses traits.
Il n'eut pas fait cent pas, que de loin dans la plaine
Parut arquebusier suivi de six hourets
Qui sur un lièvre pris s'étaient mis en haleine.
Croque-poulet les vit, et bientôt en fut vu ;
Alors chiens de donner sur la bête aperçue,
Qui pour se dérober à leur mortelle vue,
Se glissa dans un bois touffu :
Mais la meute ardente à la proie,
Du taillis perça l'épaisseur,
Et bientôt empaumant la voie,
Seconde les cris du chasseur,
Suit l'animal tremblant, et sur sa piste aboie.
Tels, quand Aristipe échappé
Par le secours heureux de sa seule industrie
Du gîte affreux fut décampé,
Les lévriers de Barbarie,
Id est, les habitants des ténébreux guichets,
Animaux à longs doigts fournis de durs crochets,
A la voix de sourbier qui se trémousse et crie,
Armés jusque aux dents coururent tous après.
Mais Aristipe plus alerte
Que le croque-poulet dont j'écris le destin,
Enfila si bien le chemin,

Que sa piste à leurs nez ne fut point découverte.
Revenons au renard que nous avons laissé :
Si dans le poulailler il fut embarrassé,
Son embarras ici ne lui parut pas moindre,
Il croit à chaque pas que les chiens vont le joindre :
A chaque pas, il dit, me voilà terrassé :
Par cent tours et retours cependant plein de ruse
Il se dérobe et les abuse,
Tantôt rebroussant sur ses pas,
Tantôt par des sauts qu'il redouble,
Sa piste se confond, se trouble,
Et met les chiens dans l'embarras.
Enfin, à force d'artifice,
Je crois qu'il se serait sauvé,
Si pour son infortune il n'avait point trouvé
Un buisson qu'il crut propre à lui rendre service :
C'était de tout le bois le buisson le plus fort,
Epais, sombre, touffu, de difficile abord :
Le renard y fourre sa tête,
Puis son corps ; mais à peine y fût-il enfoncé,
Que le traître buisson d'épines hérissé,
De toutes parts le serre et le pique et l'arrête.
La meute cependant environnant le fort,
Il fait pour en sortir un effort inutile ;
Il est pris comme un sot dans le trompeur asile,
Et dit en recevant la mort :
Vous qui d'un sort malin souffrez la violence,
Apprenez de l'état où ce buisson m'a mis,
A n'avoir pas de confiance
A de faux et traîtres amis.

FABLE XLIV



DU LOUP TESTATEUR ET DU RENARD LÉGATAIRE



Les Héritiers impatientes



Clamanti medicum Pastorem perfida Vulpes
Quæris cur ægro duxerit ? hæres erat.



*Ne va point sottement dans une maladie
T'exposer à la perfidie
De qui peut par ta mort profiter de tes biens :
Un héritier toujours avide
Ne songe qu'à l'heure homicide,
Qui de tes jours comptés doit rompre les liens ;
De ces jours importuns dont la longueur l'accable,
Impatient calculateur,
Il s'amuse d'un soin qui paraît charitable ;
Mais de la faux impitoyable
Qui doit enfin trancher le fil du testateur,*

*Dieux ! dit-il en secret, quelle est donc la lenteur ?
Heureux que son impatience
Veuille encor s'en tenir aux murmures secrets,
Laissant à Ritopin les ragouts faits exprès,
Pour envoyer en diligence
Un riche beau-père ad patres.
Sur un cas à peu près semblable,
Voici comme dans une fable
Ésope en trace les portraits.*

Jadis un loup, par un négoce
Qu'il faisait de peaux de moutons,
Avait accumulé dix mille ducats,
Qu'au fond de sa tanière une secrète fosse,
Dans vingt ou trente sacs jusqu'à la gueule pleins,
Dérobait aux yeux des humains.
Le seul renard son bon compère,
De ce riche trésor était le confident ;
Aussi le drôle pour lui plaire,
Par mille petits soins et par un zèle ardent,
Se montrait un ami toujours prêt à tout faire.
Mille petits présents avaient gagné son cœur ;
Et pour s'y maintenir par une ruse adroite ;
S'il avait grippé par bonheur
Quelque bon gros chapon, quelque tendre poulette,
Aussitôt le rusé renard
A messire le loup allait en faire part.
Jamais le vieux Lubin ardent à la pratique,
Dans son avare politique,
Ne fit pour s'attirer des distributions,
Aux maîtres chefs de la boutique,
Tant d'hommages rampants, tant de soumissions.
Enfin maître Vulpin fit tant par ses adresses,
Ses devoirs assidus, ses subtiles caresses,
Que maître loup sans lui n'était pas un moment :
C'était son cher, son bon, son tout, son camarade ;
Et jamais Oreste et Pilade
Ne se virent ensemble unis si fortement.
Or un jour il advint que le loup fut malade,
Pour avoir trop gloutonnement
Fait de deux gras agneaux une capilotade.
Le mal se fit sentir d'abord
Par un simple dégoût, puis par un mal de tête ;
Enfin la fièvre vint qui s'alluma si fort,
Qu'elle mit au grabat la bête.
Le renard prompt à ses besoins,

Témoignait son ardeur par mille petits soins ;
Et pour rafraîchir ses entrailles,
Allait de maisons en maisons
Enlever de grasses volailles
Dont il faisait au loup de succulents bouillons.
Cependant la fièvre s'augmente ;
Un brasier ardent se foment
Dans le creux de ses intestins,
Et le sang aigri se fermente
Par le levain pourri des acides malins.
Le loup qui craint la mort fait venir le notaire,
De bons témoins accompagné,
Et lègue au renard son compère
(Par un testament bien signé)
Et son trésor et sa tanière.
L'ordre à ses biens ainsi donné,
Il crut sur le commun usage,
Que par ample saignée ou rhubarbin breuvage,
Ce levain pourrait être enfin déraciné.
Va, dit-il au renard, dans la prochaine ville,
Chercher un médecin dûment endoctriné ;
Par exemple Puilon, on le tient fort habile,
Et l'intérêt, dit-on, ne l'a jamais mené.
Oui da, dit le renard, Puilon n'est pas un âne,
Je vous l'amène de ce pas :
Diantre, c'est un docteur qui porte bien son bât !
Quoi qu'il coûte il viendra, fût-il chez Marianne
A lui conter des riens qu'elle n'écoute pas.
Le renard à ces mots embrasse
Maître loup, qui tout de son long
Couché sur sa vieille paillasse,
Pour lui tâter le pouls attend le grand Puilon :
Mais au lieu d'appeler le secours salutaire
D'un docteur qui peut-être eût pu le soulager,
Que fait le traître légataire ?
Par un quiproquo volontaire,
Au lieu du médecin, il court droit au berger,
Qui joyeux de trouver l'occasion propice,
Plein de vengeance et de courroux,
Vient, armé fièrement d'un bâton à deux bouts,
De ses moutons croqués faire prompte justice.
Le loup demande en vain quartier ;
Il expire assommé sous la main meurtrière,
Et le trésor et la tanière
Passent au perfide héritier.

FABLE XLV



DU FAUCON ET DE LA COLOMBE



Le Piège



Incidit in Laqueos sequitur dum Falco palumbum ;
Pro præda talis te Latro poena manet.



*Tel brûlant de l'amour dont il se sent épris,
Croit prendre femme à la pipée,
Et la tenir déjà grippée,
Qui lui-même en ses rets se voit sottement pris.
Telle fille à brillante huppe
Que son mérite préoccupe,
Croit avançant chemin accrocher des nigauds ;
Mais loin de réussir à tendre ses gluaux,
Elle-même reste la dupe.
Fort souvent le voleur tombe aux mains de l'exempt,
Tandis qu'à voler il s'applique.*

*Qui fait mal trouve mal, c'est le proverbe antique,
Dont on voit tous les jours quelqu'exemple récent :
Ainsi par un effet contraire,
Loin d'opérer le mal qu'on se flatte de faire,
En le voulant exécuter,
Soi-même dans la nasse on tombe
Et tel fut d'un faucon qui poussait la colombe,
Le sort que je vais vous conter.*

Un faucon, jetant sur la terre
Un regard avide et malin,
Y vit une colombe, et crut que pour sa serre,
Elle serait un bon butin.
C'est ainsi que Cliton, ce coureur de coquette,
Est sans cesse à l'affût, et ne peut en passant
Voir ni bourgeoise ni grisette,
Qu'il ne jette sur elle un œil concupiscent.
Ce corsaire des airs à la griffe cruelle,
Doublant son vol impétueux
S'efforça de fondre sur elle.
L'oiseau tremblant, s'effraie, et fuit à tire d'aile ;
Et déjà dans son cœur glouton, présomptueux,
Le faucon se flattait de la trompeuse joie,
De bientôt dévorer sa proie.
« Mais morceau près du bec n'est pas toujours dedans » ;
Souvent on croit tenir ce que l'on se propose,
Que par d'étranges accidents
On trouve que le Ciel autrement en dispose.
Revenons à notre voleur,
Qui sur la colombe tremblante,
Etant prêt de porter une griffe sanglante,
N'alla point s'aviser des rets d'un oiseleur :
Il y donne et s'y prend, comme souris peu sage,
Qui sortant la nuit de son trou
Pour aller croquer un fromage,
Tombe sous la dent du matou :
Ou comme Dorilas, qui chez Flore, à la brune
Se glissant pour un rendez-vous,
Et tout prêt de goûter les plaisirs les plus doux,
Tomba par maligne fortune
Entre les mains de son époux.
Le faucon tombé dans la nasse,
A ce maître oiseleur, en vain demande grâce :

Bonhomme, disait-il, se sentant arrêté,
Laisse-moi-là je t'en conjure ;
Jamais je ne te fis injure ;
Rends-moi pour cette fois, rends-moi par charité
Ma liberté.
Ribon prenant chez lui l'amant de son épouse,
A pu dans sa fureur jalouse,
Et venger son affront, et lui donner la mort ;
Mais tu sais bien que de ma vie,
De te faire du mal il ne m'a pris envie ;
Laisse-moi donc prendre l'essor.
Parbleu, dit l'oiseleur, la prière est jolie ;
Mais toi, dis-moi je te supplie,
Toi qui veux de pitié par tes cris me frapper,
Dis un peu, bête impertinente ?
Que t'avait fait cette innocente,
Qui de ta griffe vient à mes yeux d'échapper ?
Rien, répondit l'oiseau corsaire ;
Et tu ne m'as rien fait aussi,
Dit l'homme en le prenant, mais puisque te voici,
Des maux que tu voulais lui faire,
Je tiens ici certain licou
Qui va te donner le salaire.
Il dit, le prend, le lie et lui serre le cou.

FABLE XLVI



DES DEUX PÊCHEURS



L'un heureux et l'autre malheureux



Deux pêcheurs dans leur art également habiles
Tous deux compères et voisins,
Sur la même rivière allaient tous les matins
Exercer leurs filets ou leurs lignes subtiles ;
Mais leur succès était bien différent :
A l'heureux hameçon du père Policarpe
Tantôt pend un brochet et tantôt une carpe,
Tantôt dans ses truaux une truite se prend,
Et de retour dans sa chaumière,
Tous les soirs il portait au gré de son désir
Des dépouilles de la rivière,
De quoi vendre à la ville et de quoi se nourrir.
Le ménage allait bien, sa femme bien chaussée.
Avait cotte de serge et corset des plus beaux,

Et sa fille bien redressée,
Avait en souliers neufs changé ses vieux sabots.
Car aussitôt que la pécune
Se gagne avec facilité,
On voit marcher la propreté
A la suite de la fortune,
Et fort souvent peu de sobriété.

Témoin Monsieur Lucron dont la femme salope
Ecurait autrefois le pot du vieux Damis,
Et qui de brocard d'or aujourd'hui s'enveloppe,
Mange des ragoûts fins, porte riches habits,
Depuis que son époux a quitté la varlope
Pour devenir riche commis.
Si Policarpe heureux fait succulente pêche,
En vain pour prendre le poisson,
Colin de son côté toujours d'amorce fraîche
Enveloppe son hameçon,
Rien ne s'y prend jamais ; pas le moindre goujon :
Si son filet s'emplit c'est de la vase humide,
Tout en est triste à la maison,
Et la famille y mâche à vide.
Raisonnant donc sur son malheur,
Je ne suis, dit-il, qu'une dupe,
L'endroit que le compère occupe
Pourrait bien être le meilleur.

Oui, sans doute, et demain j'en veux faire l'épreuve.
Ainsi dit, ainsi fait, il se lève et s'en fut
Dès devant que l'aube parût
Se camper dans la place neuve.
Là dans l'eau jetant ses filets,
Il en embrasse un grand espace,
Son compère prend l'autre place
Et de son côté tend ses rets.
Chacun occupait son rivage,
Déjà le soleil se levait,
L'onde était claire et l'on pouvait
Sous les mobiles eaux voir le poisson qui nage.
Colin l'apercevait de loin venir à lui,
Mais pour entrer dans son étui,
Serviteur, tous sautaient par-dessus le cordage,
Et s'en allaient donner dans les rets du voisin.
Surtout un gros brochet à la queue ondoiyante,

Ventre blanc, dos doré, gueule large et béante,
Dans son rapide saut imitant le dauphin,
Ne fut pas plutôt dans l'enceinte,
Que dardé dans les airs il franchit le filet.
Colin en gémit de regret,
Et l'âme de douleur atteinte,
Injuste Neptune, dit-il,
De mes maux tu fais donc ta joie :
Quoi ! Faut-il que toujours sans proie,
Je trouve pour moi seul le poisson si subtil ?
Que t'a fait de plus mon compère ?
Est-il plus vertueux que moi,
Brûle-t-il plus d'encens pour toi ?
Par quel endroit enfin a-t-il mieux su te plaire ?
Tais-toi, dit le brochet, s'élevant hors des eaux,
Révère des grands dieux la puissance infinie,
Ils ont mis près de toi l'infortuné génie
Qui t'ôte tous tes biens et qui fait tous tes maux :
C'est lui qui de tes rets me chasse
Et me pousse vers ton ami :
Celui sur qui le Ciel veut répandre sa grâce,
Tout lui vient, fût-il endormi :
Mais ne va pas des dieux censurer la sagesse,
S'ils t'avaient donné la richesse,
Peut-être en abuserais-tu ;
Ils t'ont fait malheureux, la fortune t'opprime,
Venge-toi de ses coups à force de vertu.

CONTE XLVII



DE L'IDOLE BRISÉE



Le Caprice



Fracta dat irato precibus quæ dona negabat;
O Procax Mulier quàm tibi par Statua!



*Il est de certains cœurs qui comme le tambour
Ne nous rendent aucun service,
S'ils ne sont battus nuit et jour.
Des valets, je le sais, c'est l'ordinaire vice ;
Mais maintes femmes, ce dit-on,
De leur instinct malin ont ce plaisant caprice ;
Et celle de Lucas ferais mal son office
Si l'époux quelquefois ne jouait du bâton.
Quant à moi franchement également je blâme,
Et le battant et le battu,
Et veux que la raison et la seule vertu*

*Ramènent l'esprit d'une femme ;
Mais quand à son devoir on ne peut la ranger,
Direz-vous qu'en prenant le droit chemin des Gaules,
Trouveriez-vous quelque danger
A chatouiller un peu ses petites épaules ?
Lucas vous dira, non, et qu'il s'en trouve bien ;
Moi je vous dis n'en faites rien
Fût-elle de l'humeur d'une certaine idole
Que reverrait certain brutal :
J'en trouve le conte assez drôle,
Ecoutez, le voici tiré d'original.*

Du temps que les mortels se faisaient à leur guise
Selon leur instinct quelque dieu,
Et que pendant l'hiver de crainte de la bise
On les mettait au coin du feu ;
Un homme de mince fortune
En avait un planté sur un grand piédestal
Non pas de fin métal
Mais d'un fragile plâtre, ou d'argile commune,
Et trois fois tous les jours il allait bien ou mal
Marmotter à ses pieds sa prière importune,
Ou selon ses petits moyens
Par le fumet d'un sacrifice
Il essayait de le rendre propice ;
Mais loin que son dieu Lar multipliât ses biens
On aurait dit que par malice
Pour le rendre plus malheureux
Il se plaisait à prendre à contre-poil ses vœux.
Ses brebis se mourraient et sa femme était saine,
Son meilleur vin coulait par un tonneau fêlé,
Et s'il voyait sa grange pleine
C'était de paille et non de blé.
Avait-il un procès, et par sa patience
Enfin après trois mois obtenu l'audience ?
Son avocat absent laissait prendre un défaut,
On appointe, il rencontre un rapporteur ignare,
Un procureur vrai cancre, un avocat avaré,
Et pour secrétaire un trigaut,
Jouait-il sur manille ou de trèfle ou de pique,
Deux pontes lui rentraient au lieu de matadors :
Enfin malgré tous ses efforts
La fortune à ses vœux était toujours inique.

Outré de rage et de dépit
De venir par un soin frivole
Tous les jours sans aucun profit
Encenser une vaine idole,
Brutal et brûlant de courroux
Il prend entre ses mains une pesante masse,
En frappe cette idole, et redoublant ses coups
La met en pièces, la fracasse.
Mais, ô prodige heureux ! Du corps ainsi haché
Sort un brillant trésor dans son ventre caché.
Tel qu'en un coffre-fort armé de six serrures
En renferme un riche vilain
Qui sur gages prêtant à de grosses usures :
Meurt le ventre aussi plat qu'il a son bahut plein.
Ah, ah ! dit le brutal, madame la statue,
Dix ans en vain j'ai donc prié,
Pressé, gémi, sacrifié,
Et vous voulez être battue.
Il est ainsi de certains fous
Inutiles à qui les caresse ou ménage,
Et qui ne sont d'un bon usage.
Que quand ils sont brisés de coups.



MORALE

Il y a des cœurs bas dont on ne peut tirer aucun service qu'à force de les maltraiter. C'est le caractère des lâches qui ne se piquent, ni d'honneur, ni de vertu, et qui sont semblables à cette idole capricieuse qui ne fait rien pour celui qui la prie et qui l'enrichit lorsqu'elle en est fracassée.

CONTE XLVIII



DES RATS



L'abus des Biens



Præcipitata ruit soboles opulenta Latronis ;
Successu pravo sic malè parta cadunt.



*Le prodigue indiscret court à bride abattue
Le droit chemin de l'hôpital ;
Le bien pour l'avare est un mal,
Et tôt ou tard, enfin c'est ce bien qui le tue.
Du comble des honneurs un stupide ignorant
Fait une chute malheureuse,
Et souvent une fin honteuse
Attend au dernier pas le superbe arrogant.
Fuyez comme un dangereux vice,
Et la fureur prodigue, et la basse avarice,
L'ignorance et le vain orgueil ;
Chacun de ces défauts couvre un homme de honte,
Et c'est ce qu'en ce petit conte
Je vais vous faire voir à l'œil.*

Un rat jadis valet de prêtre
Comme l'Arabe Darmion,
Tôt après ayant eu mince commission
S'y fit en peu de temps connaître :
Rat de grand appétit, mais de bonne foi, non,
De là comme en pillant il est aisé de croître
On le vit de petit commis
Parmi les gros traitants dans les fermes admis,
Où Dieu sait de quel air il joua de la serre,
Mais la mort vint sans l'avertir,
Sans compter, il fallut partir,
Et quatre rats ses fils le firent mettre en terre
En très magnifique convoi,
Et fort grand plaisir que je crois.
Entre eux l'opulent héritage
Crainte que par justice il ne fût écorné,
A la sourdine se partage.
Le marquis, c'est ainsi que se titre un aîné,
Du parti né,
Pour droit d'aînesse eut l'avantage
D'un superbe château taillé dans un fromage
Vrai Roquefort bien raffiné ;
Puis à force d'argent se poussant vers le prince
Il devint, ayant l'air, tirant sur le guerrier
Lieutenant de roi de province
C'est-à-dire d'un grand grenier.
Le second resta secrétaire
Du roi s'entend, et pour métier,
Marchant sur les pas de son père
Se fit honorable usurier.
Le troisième, franche bourrique
Qui ne savait ni A ni B,
Sous le nom de Monsieur l'abbé,
De ruelle en ruelle allait chercher pratique,
Et d'une longue robe affublant son gros dos
Crut pouvoir sous ses plis cacher tous ses défauts.
Le chevalier Raton à la grosse bedaine
Était le plus jeune de tous,
Jeune rat qui de rats avait la tête pleine,
Et tenait hardiment son coin parmi les fous,
Tout en argent comptant on lui fit son partage.
Or voyons maintenant comme ils firent usage
De leurs biens et de leurs honneurs.
En deux ans ce cadet, en table, en équipage,
En mignonnes souris ayant gaies humeurs,
En cornets, en trictrac, en bals, en comédies,

En moulins de javelle et courses à Saint-Cloud,
Fit ainsi qu'un prodigue fou
Tant de dépenses étourdies
Que n'ayant pas de reste un sou
Il fut à l'hôpital finir ses maladies.
L'autre avare, usurier, sacs sur sacs entassant
Avait pris la route contraire,
Et de pain bis se nourrissant
S'ôtait jusque au nécessaire.
Loup-garou, seul chez lui, sans valet et sans chien
Volontaire Tantale au milieu de son bien,
Jour et nuit, il comptait ses modernes médailles ;
Mais deux filous de chats dans sa banque glissés
L'égorgeant sourdement entre quatre murailles
Pillèrent les trésors follement amassés.
Et deux. Pour l'abbé rat à cervelle grossière
C'était un maître sot de robe enharnaché
Qui toujours au bon sens venait rompre en visière,
Et toujours au sien attaché
Chopait à chaque pas par défaut de lumière.
Du haut du tribunal, on le fit choir à bas ;
Puis accablé de gros contrats
Il fut mourir dans la ratière.
Mais que devint l'aîné, le marquis à beau train
Qui dans le fond d'une province
Avait pris un air aussi vain
Qu'il avait la naissance mince ?
De ses folles brutalités
Les peuples partout irrités
Ne purent plus longtemps souffrir son insolence ;
On attaque, on saisit cet extrait de laquais,
Et tel qu'un arrogant landais
On vous l'accroche à la potence.



MORALE

La catastrophe de ces quatre fils d'un homme de néant enrichi par les vols publics, nous apprend que les biens mal acquis sont bientôt dissipés, et que la prodigalité, l'avarice, l'ignorance et l'orgueil sont quatre dangereux écueils qui nous font mal user de nos biens, et par cet abus courir à notre infortune.

CONTE XLIX



DE LA NOURRICE, DU LOUP ET DU BAMBIN



Pour le Prince de Galles



*Ce que Dieu garde est bien gardé ;
Or entre les mortels par une erreur commune
Ce Dieu par qui l'on est dans tous ses pas guidé
C'est ce que très souvent l'on appelle fortune.
Nom révéré dont je me sers aussi
Pour ajuster le conte que voici.*



Quand de loups affamés Albion était pleine
Ces monstres gloutons, dévorants,
Allaient, à ce qu'on dit, d'une gueule inhumaine
Jusque dans le berceau surprendre les enfants.
Un jour donc une reine heureusement féconde
Reine épouse d'un roi pieux
Reçut comme un présent des Cieux
Un Prince qu'elle mit au monde.
Mais pour ce fruit sacré de son lit nuptial
Ce n'était pas tout que de naître
Il fallait le sauver des dents d'un loup fatal
Qui du reste des loups s'était rendu le maître,
Et qui surtout cherchait à se repaître
De la chair du bambin royal.
Raisonnant par quel artifice
Elle pourrait des dents de ce loup furieux
Sauver des jours si précieux
La fortune elle-même en habit de nourrice
Vint se présenter à ses yeux.
Vêtue à la française, un air noble et sincère
De ses traits engageants rehaussait les appâts,
Et la reine vit bien qu'on ne pouvait mieux faire
Que de lui mettre entre les bras
Le dépôt important d'une tête si chère.
Le loup pour s'en saisir ouvre la gueule en vain,
Il voit avec dépit qu'à sa dent on l'enlève,
Dans un berceau français on le met, on l'élève
Et pour lui procurer un asile certain
La fortune lui prête elle-même son sein.
De tout danger elle le garde
Mieux que dans sa propre maison,
Et tandis que le loup de fort loin le regarde
Elle lui dit cette chanson :

CHANSON

de la Nourrice au Bambin Royal

*Reposez d'un sommeil tranquille
Jeune et royal enfant, vos périls sont passés,
Contre vous du tyran l'effort est inutile
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

*Protégé des armes d'Alcide
A l'ombre de ses lis croissez, Prince, croissez,
Ne craignez point du loup la fureur parricide,
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

*En vain par un peuple rebelle
Vos jours tout en naissant se sont vus menacés,
En vain des rois ont pris d'un tyran la querelle,
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

*Plus les héros ont de fatigues,
Et plus ils sont du Ciel enfin récompensés,
Que l'enfer contre vous redouble encor ses ligue,
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

*Sous la foudre qui se décoche
Je vois de toutes parts les tyrans terrassés,
De vos destins nouveaux, Prince le temps approche,
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

*L'Anglais, le Batave et l'Ibère
Sous un terrible faix gémissent oppressés,
Contre vos justes droits ils ne peuvent rien faire,
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

*Sur le trône de l'Angleterre
Père, fils, petit-fils, vous serez remplacés,
J'entends déjà gronder dans les Cieux le tonnerre,
LOUIS est pour vous, c'est assez.*

CONTE L

DES ANIMAUX FAVORIS



Le Courtisan



Indigni dignique usu noscuntur amici.
Indignos propera pellere si sapias.



*Un ami véritable, ô dieux le grand trésor !
Au prix d'un bon ami c'est du fumier que l'or ;
Heureux qui peut l'avoir, mais on ne le conserve
Que quand avec prudence et beaucoup de réserve
Sans bassesse on lui montre un cœur souple et soumis.
Ce n'est que par la complaisance
Qu'on se fait et qu'on garde au monde des amis ;
Et comme toujours l'homme a pente à l'inconstance,
Près de lui l'indiscret qui se croit tout permis
Lasse bientôt sa patience,
Et le traître est encore pis :
Par ce conte à propos je prouve ma sentence.*

Un homme, de ces gens qui n'ont pas grand emploi
Aimait les animaux, c'était là sa folie ;
Il n'est pas seul et j'en sais moi
De qui la maison n'est remplie
Que de chiens, que de chats, de cannes, de pigeons,
De perroquets et de guenons.
Le nôtre avait de tout, et son esprit volage
Tantôt s'enfermait dans la cage
De ses serins harmonieux ;
Tantôt quand importuns ils lui rompaient la tête,
C'était un sansonnet qu'il chérissait le mieux,
Tantôt c'était une autre bête.
D'abord dans son esprit un rusé perroquet
S'insinua par son caquet ;
L'émeraude de la jaquette
Dont il était si bien paré,
Ses petits pieds vermeils et son bec acéré,
Qui cassait proprement la plus dure noisette,
Et surtout un parler dont on était surpris,
Furent autant d'attraits dont son cœur fut épris.
Fréquente soupe en vin égayait son langage,
Lui-même sur la table il venait au dessert
Des sucres et des fruits recevait son partage,

Et la nuit sa superbe cage
Sous pavillon de satin vert,
Comme en un vrai palais se mettait à couvert.
Jaloux de ce bonheur en vain le reste gronde,
C'était le perroquet mignon,
Toujours au bec quelque bonbon ;
En un mot, l'animal le plus content du monde.
Mais, direz-vous, comment un oiseau si chéri
Cessa-t-il d'être favori ?
Pourquoi ? Comment ? Par quelle offense
Son maître fut-il courroucé ?
L'a-t-il mordu ? L'a-t-il pincé ?
Non pas, mais il manquait souvent de complaisance.
Voulait-on qu'il parlât, perroquet comme un sot
Ne disait mot,
Ou des cris enroués de son aigre ramage
Etourdissait le voisinage.
Voulait-on qu'il se tût ? C'était autre fracas,
Il dénouait sa langue et ne déparlait pas.
L'incomplaisance enfin fut telle,
Que le maître s'en dégoûta.
De ce dégoût un singe aussitôt profita,
Et fut l'unique objet d'une attache nouvelle ;
Le voilà favori comme un clou chasse un clou,
C'était un rusé sapajou,
Maître expert en malice et le roi des gambades,
Surtout fort friand de marrons,
Et qui pour croquer macarons.
N'eut jamais son semblable entre ses camarades.
Ancré qu'il est, il prend petites libertés,
Libertés qui d'abord n'ont rien du tout qui blesse,
Puis de ces simples privautés
On voit à chaque jour croître la hardiesse ;
Tantôt un laquais plaint ses droits égratignés,
Le maître en rit ; tantôt en sautant sur la table
Il porte sur les fruits, et la pâte, et le nés,
Les fend, les prend, les croque, on le trouve agréable.
Bon, dit-il, et toujours devenu plus hardi
De l'épaule du maître, il saute sur sa nuque,
Et se voyant encor de ce cas applaudi,
Le peigne, et de sa tête enlève sa perruque.
Ce n'en était que trop pour se mettre en courroux :
Mais l'homme pacifique et doux
S'en divertit encore, enfin la bête arrache
Par un abus trop effronté
De son excessive bonté
Cinq ou six poils de sa moustache.
Insolent jusqu'ici, je t'ai pardonné tout
Dit l'homme ; mais enfin ma tendresse est à bout.
De sa canne à ces mots il lui sangla l'échine,
Et de ses libertés cet indiscret puni,
De la chambre du maître est pour toujours banni,

Et qui pis est de la cuisine.
Un fat abuse ainsi de qui se rend trop bon ;
Mais le pire de tous pêche par trahison.
C'est ce que fit bientôt chatte qui prit la place
Du singe exilé pour toujours.
Chatte à poil bien ondé, beaux yeux verts, large face,
Puissant corps, longue queue et patte de velours,
Qui renfermait griffes traîtresses...
Le maître en devint fou, ce n'était que caresses,
En faisant le gros dos dans ses tours et retours,
Les plus friands morceaux lui sautaient à la gueule ;
Mite se couche au lit, Mite dort à ses pieds,
Partout Mite, et pour elle seule
Les autres animaux semblent être oubliés.
Enfin un beau jour que son maître
Lui passait la main sur le dos,
Tout à coup cet animal traître
Vous lui plante mal à propos
Sur sa main douce et caressante
Les quatre aigus crochets d'une griffe sanglante,
D'un demi-pied de long lui déchire la peau,
Puis soudain saute à bas et fuit par la chatière,
Et joyeuse d'un coup si beau,
En va vers son matou rire sur la gouttière.
Traîtresse, dit l'homme en courroux,
Je t'aime et te nourris, ingrater, et tu me blesses,
A coups de griffe ainsi paies-tu mes tendresses ?
Va, c'en est fait je romps tout commerce entre nous,
Plus je te chérissais, et plus mon cœur t'abhorre.
A sa place un barbet enfin vient en faveur,
Jeune, gros, gras, bien fait, l'âme souple, bon cœur,
Fidèle, vigilant, et qui plus est encore
Prompt à servir, obéissant,
Officieux, reconnaissant,
Ainsi la bête complaisante
Ayant tous les talents qui peuvent engager
D'un maître qui l'aimait fixa l'âme inconstante,
Et le maître content ne voulut plus changer.

MORALE

Par ce conte, on voit que trois choses nous font perdre nos amis : le défaut de complaisance figuré par le perroquet ; l'abus des libertés qu'un ami nous donne, ce qui est expliqué par la conduite du singe ; et enfin la trahison, en donnant à nos amis le coup de griffe ou de dent par nos médisances, comme la chatte qui en jouant avec son maître l'égratigne ; mais au contraire on rend un ami constant lorsqu'on a pour lui la fidélité, la complaisance et la docilité du chien.

Table des matières

| | | | | | |
|-------|---------------------------------------|----|---------|---|----|
| I | Du censeur savetier | 05 | XXVI | De la mouche et du chariot | 30 |
| II | De la cigale et de la fourmi | 06 | XXVII | De l'envieux et d'Apollon | 31 |
| III | Des aiglons et des petits corbeaux | 07 | XXVIII | De la grue et du renard | 32 |
| IV | Du fagot | 08 | XXIX | Du cerf et de la brebis | 33 |
| V | Du cheval et de l'âne | 09 | XXX | Du paysan et de son cochon | 34 |
| VI | Du loup et de la grue | 10 | XXXI | Du pot de fer et du pot de terre | 35 |
| VII | De l'homme et du lion | 11 | XXXII | Du lion et du rat | 36 |
| VIII | Du chien gras et du chien maigre | 12 | XXXIII | De Jupiter et des grenouilles | 37 |
| IX | Du lion et des autres animaux | 13 | XXXIV | Du berger qui crie à faux | 38 |
| X | Du paysan et du serpent | 14 | XXXV | Du rat de ville et du rat de village | 39 |
| XI | Du loup et du chevreau | 15 | XXXVI | De la fourmi et du ramier | 40 |
| XII | Du cheval et du loup | 16 | XXXVII | Du chien et du voleur | 41 |
| XIII | Du singe et de ses petits | 17 | XXXVIII | De l'aigle et du corbeau | 42 |
| XIV | Des différents sculpteurs | 18 | XXXIX | De l'escarbot et de l'aigle | 43 |
| XV | De l'âne malade | 19 | XL | Du paon et de Junon | 44 |
| XVI | Du rat et du taureau | 20 | XLI | Du figuier foudroyé | 45 |
| XVII | Du chasseur et du vieux chien | 21 | XLII | Du lion et des taureaux | 46 |
| XVIII | Des souris et du chat | 22 | XLIII | Du renard et du buisson | 47 |
| XIX | Du chat et du renard | 23 | XLIV | Du loup testateur et du renard légataire | 48 |
| XX | De la puce et de la pucelle | 24 | XLV | Du faucon et de la colombe | 49 |
| XXI | De Midas, juge d'Apollon | 25 | XLVI | Des deux pêcheurs, l'un heureux, l'autre malheureux | 50 |
| XXII | De la truie en travail et de la louve | 26 | XLVII | De l'idole brisée | 51 |
| XXIII | Du paon et de l'ibis | 27 | XLVIII | Des rats | 52 |
| XXIV | Du loup et du bouc | 28 | XLIX | De la nourrice, du loup et du bambin | 53 |
| XXV | Du serpent et du hérisson | 29 | L | Des animaux favoris | 54 |

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI

Par Grâce et Privilège du Roi, donné à Paris le huitième janvier 1696. Signé, par le Roi en son Conseil, BOUCHER : Il est permis à MARTIN JOUVENEL, Marchand-Libraire à Paris, de faire imprimer un livre intitulé *La Grotte des Fables*, en un ou plusieurs volumes, et à vendre et débiter celui-ci dans tout le Royaume pendant le temps et l'espace de huit années consécutives, à commencer du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer pour la première fois : Avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, de contrefaire ledit livre, ni d'en vendre de contrefaits, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des exemplaires et de tous dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilège.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, le 8 janvier 1696.

Signé : P. AUBOUYN, Syndic.

Le Sieur JOUVENEL a cédé la moitié de son droit du présent Privilège à Michel BRUNET, Marchand-Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre eux.

